

Nouvelle Série.

Numéro 6

1er Aout 1901.

ABONNEMENT PAR AN
50 Centins.

DIX-HUITIÈME ANNÉE
12ème de la Nouvelle Série

ABONNEMENT PAR AN
50 Centins.

LE PROPAGATEUR

M P J Beaudry N P

Bulletin-Mensuel
DU CLERGÉ ET DES FAMILLES

Paraissant le 1^{er} de chaque Mois

DIRECTEUR : - - - - L. J. A. DEROME



ADMINISTRATEURS :
CADIEUX & DEROME, MONTREAL
1603, rue Notre-Dame, 1603

SOMMAIRE

BULLETIN, par Henry Sorelle..... 201 LE MISSIONNAIRE DE LA CAMPAGNE, par l'abbé Joly..... 207 LES CAUSERIES DU DOCTEUR, par le Dr Derouet..... 213 ESSAI THÉORIQUE DE DROIT NATUREL BASÉ SUR LES FAITS, par le R. P. Taparelli d'Azeglio. 215	LE RÊVE DU PEINTRE, par Mme Julie Laver-gne..... 221 GUERRE À SATAN, par un Missionnaire Apostolique..... 225 LA SAINTE MESSE, par le R. P. Martin de Cochem..... 229 PÉDAGOGIE ET ENSEIGNEMENT..... 237
--	---

**Les seuls relieurs canadiens médaillés de
L'EXPOSITION UNIVERSELLE de PARIS 1900.**

ED. LEVEILLÉ & CIE.

RELIEURS, REGLEURS, Etc.

37 - Rue St. Gabriel - 37

MONTREAL.

Tel. Bell, Main 2625.

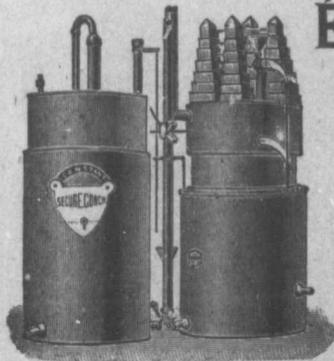


MÉDAILLE D'ARGENT
Exposition Universelle
de Paris 1900.

—o0o—

Nous accordons des prix spéciaux aux membres du clergé, et aux communautés religieuses. Réparation de livres à des prix modérés. Estimés fournis sur demande.

**Specialité: Reliure de livres de bibliothèque et livres de compte
pour fabriques.**



ÉCLAIRAGE IDÉAL

Système perfectionné — breveté



J. A. PAINCHAUD

Ingénieur-Acétyléniste

Bureau, 1698 rue Notre-Dame, Montréal

Spécialité: Grandes Installations, privées et centrales

EXTRAITS DE LETTRES:

..... Votre appareil se recommande donc tout particulièrement par sa sécurité absolue. ...
 A. LARUS, ptre, Prof. de Chimie, Séminaire de Philosophie, Montréal.
 Votre système se recommande fortement pour les installations domestiques à cause de son extrême sécurité, de sa simplicité et de l'absence d'odeur, qui veut dire économie de gaz. ...
 I. J. KAVANAGH, S. J., Prof. de Sciences, Cours B. A., Collège Sainte-Marie, Montréal.
 Vous vous êtes appliqués à atteindre ce qu'il y a de plus parfait et à obvier aux défauts et aux inconvénients des autres machines, déjà connues et vous avez lieu d'être fier du succès. ...
 G. Y. VILLENEUVE, ptre, Supérieur, Collège de L'Assomption, Qué.
 Votre appareil... est installé ici et fonctionne régulièrement depuis le 30 décembre 1899. ... Ce qui n'était pas évident avant cette date, l'est aujourd'hui, il me semble, savoir, que l'acétylène est un mode pratique d'éclairage. Votre appareil élimine tous ces inconvénients et bien d'autres.
 Ed. LECOMPTÉ, S. J., recteur, Noviciat, Sault-au-Récollet.

AUTRES RÉFÉRENCES À MONTRÉAL: Collège Ste-Marie; MM. Warden King & Son; Robert Mitchell Co. Ltd.

LE PROPAGATEUR

Volume XII.

1er Aout 1901.

Numéro 6.

Oremus pro Pontifice nostro Leone. Dominus conservet eum, et vivificet eum, et beatum faciat eum in terra, et non tradat eum in animam inimicorum ejus.

BULLETIN

FRANCE.—Pour notre mère-patrie le XIXe siècle a été par excellence le siècle de la Madone virginale. Maintes fois, Marie a daigné descendre du ciel et poser ses pas sur cette terre, autrefois son royaume. Il semble que les peintres, pouvant conséquemment la reproduire presque d'après nature, auraient dû nous donner quelque beau tableau d'Elle. Il n'en a été rien cependant. Les peintures mariales du dernier siècle sont toutes fades et mièvres quand elles ne sont pas risquées ou voluptueuses, comme certaines toiles de Bouguereau, à qui il suffirait d'enlever le nimbe pour avoir de tout autres sujets.

Ingres, au début du siècle, s'est mis pour peindre Marie à l'école de Raphaël, et c'est selon la plus raphaëlesque possible qu'il a donné la *Vierge du Vœu* et la *Vierge à l'Hostie*. Un Grec dirait que les formes en sont élégamment moulées, mais un chrétien n'y reconnaît pas sa Mère.

Tout le monde connaît la colossale *Notre-Dame de France* du Puy, fondue avec le bronze des canons pris à Sébastopol, d'après le modèle de Bonnassieux. L'idée de l'érection est grandiose, la réalisation est énorme, mais elle n'est pas grande.

Les *Vierges* de Bouguereau, les aimez-vous ? J'en disais un mot tout à l'heure. Ne trouvez-vous pas qu'elles sont par trop pieuses ? La *Mater afflictorum* serait bien, si elle n'avait pas tant l'air d'une actrice, et si elle n'avait pas écroulé sur ses genoux ce petit cadavre d'enfant qui sent trop le mystère. La *Vierge aux Anges* est délicieuse, mais je vous prie de prier devant ces angelots joufflus, jouant du violon devant l'Enfant-Dieu.

Vous me permettrez de ne pas énumérer les mille et une autres images de ce siècle. Essayons plutôt de les classifier et d'en montrer leurs tendances tranchantes sur les peintures des âges précédents.

Il y a eu la tendance archéologique, préoccupée surtout de la couleur locale et de la restitution historique ; l'autre mystique, visant uniquement à l'émotion intime et dégageant du sujet son côté éternel sans souci de l'histoire. La première est en rapport avec l'esprit scientifique de notre génération ; la seconde avec le mouvement d'idées vers le mysticisme qui s'est produit dans ces dernières années.

*. Une pièce grandement en vogue à l'heure actuelle, c'est la *Remplaçante* de M. Brieux. La thèse est que les femmes du monde sont criminelles de ne pas nourrir leurs petits, et criminelles aussi les nourrices d'abandonner les leurs, car ce commerce de lait dont les Parisiennes sont les acheteuses produit dans les campagnes qui en ont la spécialité les pires désordres, à la rigueur pourrait-elle, prêchée au village, produire quelques bons effets.

Mais la Parisienne qui va chez Antoine, du moment qu'on n'attaque pas le mal à sa racine et qu'on n'ose pas franchement—chrétiennement—lui interdire cette vie dévorante de plaisir, de théâtre, d'agitation fébrile, aura toujours au moins deux réponses à fournir.

La première, c'est que, névrosée comme elle l'est, c'est déjà trop qu'elle ait donné à son enfant beaucoup de sa complexion fragile ; il y a urgence de faire appel à un sang moins appauvri que le sien.

La deuxième, c'est que, décidément, le plus simple et le plus sûr, c'est de n'avoir pas d'enfant du tout.

Dumas, de qui procèdent tous les Jérémie boulevardiers d'aujourd'hui, avec plus d'esprit, avait aussi plus de courage et de logique, lorsque de tous les désordres sociaux, sachant trouver l'origine qui est l'oisiveté, la frivolité, l'impureté, sévèrement il prononçait devant les cas de conscience terribles auxquels se heurtaient ses personnages : " Il n'y avait qu'à faire son devoir toujours et à ne pas sortir de la vérité. Quand une fois on est sorti de la vérité, il n'y a plus qu'erreur, crime ou folie."

L'intention de M. Brieux, pourtant, est louable, l'exécution est amusante ; et les maris pourront faire lire cela aux jeunes femmes bien portantes, qui, par mode, se préparent à rechigner sans motif.

*. A propos de ces mères qui refusent ce qu'une bête ne refuse jamais à ses petits, et qui, selon le mot de M. Brieux, " montrent leur poitrine à tout le monde, excepté à leur enfant", nous nous rappelons d'une grande parole d'un bébé.

Ecoutez bien, ce n'est pas long, et puis c'est du Louis Veillot :

" Emile faisait le portrait d'une mondaine, riche, impertinente, hardie. Ses moires et sa carnation avaient fasciné l'œil du peintre. Enchanté du décor, il ne demandait aucun prix. Le mari était dans l'argent et payait bien les toilettes, mais en fait d'art, la photographie lui suffisait. Le peintre disait : " C'est joli à peindre." La dame disait : " C'est pour rien." L'un et l'autre étaient contents.

Et tous les jours, dans cet atelier plein de madones, de martyrs et de tableaux d'Evangile, elle arrivait en grand train, en grand velours, bras nus, épaules nues, comme s'il se fût agi de livrer bataille. Mais quoi ! c'était bien une bataille à gagner : c'était le temps, c'était la vieillesse auxquels il s'agissait d'arracher une part de leur butin.

Emile, silencieux, peignait, un peu étonné de l'économie que la couturière de cette dame avait faite sur le velours. Dès la seconde séance, il s'aperçut que le modèle s'ennuyait.

Pour animer un peu ce beau visage qui semblait s'aplatir et se déteindre, il imagina de faire venir ses enfants. La dame trouva les enfants gentils et leur fit quelques caresses.

Elle prit dans ses bras un petit garçon de trois ans qui la regardait ébahi. Surpris de ce costume si différent de celui de sa mère et de ses tantes, il ne se laissait pas tenir sans résistance.

— Eh ! bien, mon petit garçon, lui dit-elle, te fais-je peur ? Ne veux-tu pas m'embrasser ?

L'enfant regardait son père avec une physionomie de plus en plus alarmée.

— Embrasse la dame, lui dit Emile.

L'enfant n'obéit pas, mais se rejetant en arrière avec dégoût et montrant du doigt ce buste à demi couvert qui faisait l'admiration de la Chaussée d'Antin, il dit :

— Caca.

* François Coppée vient d'éditer un nouveau volume de poésies, intitulé : *Dans la prière et dans la lutte*.

C'est la première fois, depuis l'*Athalie* de Racine, qu'un prince de la littérature française consacre son talent à chanter le Dieu de l'Etable, le Dieu de l'Eucharistie et le Dieu du Calvaire.

Les connaisseurs mettent ces pages bien au dessus des *Méditations Poétiques* et des *Harmonies Religieuses* de Lamartine, et nous sommes convaincu que le public canadien, toujours ami du bien drapé dans la splendeur du beau, leur fera bon accueil et les propagera aussi bien qu'en France.

En fermant le livre ce matin, je me suis dit : Peut-être est-ce le chant du cygne, mais je crois bien que je me trompais.

Malgré les mauvais bruits de M. Couturier, je ne puis songer à la fin prochaine d'un homme qui sait encore tenir de même sa plume de guerre, et nous lui adressons, d'au delà de l'océan, ce vers qu'il a mis autrefois sur les lèvres de Sarah la Juive :

“ Vous serez centenaire avant d'être immortel.”

*, Dans le livre que nous venons de citer, Coppée compare l'œuvre du poète à celui d'une ballerine de cirque, qui amuse la foule et pleure ensuite parfois. “ Aux très nobles jeux du manège Je ne suis pas fin connaisseur ; Mais, frêle enfant, Dieu te protège, En toi je salue une sœur. Et lorsque tu risques ta vie, Bravement, pour nous divertir, Bien fort, dans la foule ravie, Le vieux rimeur doit applaudir. Car ta cravache vaut sa plume. Nous sommes dompteurs aussi, nous, Lorsque frémit, s'ébroue et fume La chimère entre nos genoux.”

L'auteur est trop modeste ; son art n'a rien de commun avec celui de l'écuyère du soir, et nous osons avancer que des talents de sa trempe sont donnés par Dieu pour le bien du monde et le bien de la France.

* **

CANADA.—Henri Bourassa, lisons-nous dans le *Freeman's Journal*, est arrivé à Londres en touriste. Voici les termes dont il se serait servi pour exprimer ses idées sur l'invasion du Canada par les capitaux américains :

“ Le capital américain s'insinue et pénètre partout, le long de

nos chemins de fer, sur les bords de nos rivières et de nos lacs, brise la barrière qui sépare le Canada des Etats-Unis. Les Américains ne nous conquièrent pas, ils nous achètent. Et une fois que les capitaux américains sont bien installés chez nous, la moindre altercation que notre gouvernement aura avec celui de l'Angleterre suffira pour faire revivre le mouvement de l'annexion. Et alors vous ne devrez pas compter sur les hommes d'affaires à demi américains de Toronto, mais sur nous, les Canadiens-français.

“ Vous devrez avoir recours à nous, aux Canadiens-français qui vous ont conservé le pays plus d'une fois et qui vous le conserveront encore si vous ne les indisposez pas sans espoir.”

Voici des paroles qui sont très justes et qui font honneur au député du comté de Labelle, mais à quoi serviront-elles ? Autant en emporte le vent souvent.

*. Une chroniqueuse qui signe Madeleine, dans le journal *La Patrie*, écrit chaque lundi de très substantiels et très jolis articles, et se révèle comme un de nos bons nouveaux écrivains canadiens. Que le gouvernement aide donc ceux et celles qui veulent et qui savent tenir une plume. Ce serait pour lui le meilleur moyen de faire connaître, c'est-à-dire faire aimer le Canada.

*. Le *Commercial Advertiser* de New-York publie les très suggestives lignes suivantes ; plusieurs autres journaux de la métropole les citent à leur tour avec ce titre significatif : *Is it true ?*

“ La nouvelle que l'addition finale du recensement du Canada accusera un total d'environ cinq millions et demi n'est pas une surprise pour ceux qui ont suivi avec intelligence les affaires canadiennes. Il y a quelque temps le commissaire du gouvernement prédisait un total de 6,200,000 ; mais sir Wilfrid Laurier, appréciant plus exactement le taux de l'augmentation, exprima l'idée que le total n'atteindrait pas 6,000,000. Ce total, tel qu'annoncé, est regardé comme accusant une augmentation considérable et n'affecte en aucune manière l'exactitude de l'affirmation que le Canada augmente en population et a hérité du mouvement agricole d'Europe qui se dirigeait jadis sur les Etats-Unis. Une estimation modérée porte à environ 1,000,000 le nombre des Canadiens résidant aux Etats-Unis, mais il s'est produit une diminution accentuée dans le nombre des immigrants arrivant aux Etats-Unis du Canada. Les archives du Bureau du Trésor démontrent que l'année dernière il est arrivé aux Etats-Unis moins de 300 émigrés canadiens. Les archives d'Ottawa démontrent qu'au moins 12,000 Américains sont passés au Canada, et au taux actuel il y en aura 20,000 cette année. Les gens qui émigrent des Etats-Unis au Canada constituent cependant une classe très appréciable.

Ce sont presque tous des cultivateurs des Etats du Sud-Ouest et tous amènent avec eux leurs argents et leurs meubles.

Le nombre actuel des immigrants arrivés au Canada l'année

dernière est d'environ 50,000. Si le commerce extérieur donne la mesure de la prospérité d'un pays, le Canada n'a jamais été dans une meilleure position qu'il ne l'est aujourd'hui, car le Bureau du Trésor des Etats-Unis a enregistré, durant les derniers onze mois, le plus fort montant de marchandises exportées au Canada qui ait jamais été enregistré. Les agents canadiens d'immigration ont si bien réussi à induire nos gens à immigrer des Etats-Unis au Canada, que leurs opérations se sont considérablement augmentées et développées cette année."

*. Sous le titre d' "Etoffe du Pays", M. Gaston de Montigny a publié récemment d'intéressantes études d'économie politique canadienne.

Son livre porte sur l'agriculture et la colonisation, et chaque chapitre ouvre pour ainsi dire des horizons imprévus aux paysans et aux colons.

*. A l'occasion du 34ème anniversaire de la Confédération, le *Globe* a passé en revue les progrès accomplis par les provinces du Canada depuis 1867. Sous le rapport de la population nous avons gagné 2,000,000 d'âmes en 34 ans. Nous avons en ce moment autant d'âmes que l'Angleterre au temps d'Elisabeth.

Une autre preuve des progrès énormes que nous avons accomplis, c'est l'expansion de notre commerce extérieur qui est monté de \$161,000,000 à \$400,000,000.

**

ETATS-UNIS.—La librairie Murphy, de Baltimore, vient d'éditer le remarquable volume des *Conférences Bibliques* de M. Gigot, prêtre de Saint-Sulpice.

C'est le seul travail écrit en anglais qui satisfasse pleinement l'âme en quête de la vérité dans les dédales de l'exégèse actuelle.

Les trois premières conférences sont sur l'aspect littéraire, historique et dogmatique de la Bible. Viennent ensuite la moralité, le culte, les miracles bibliques. La dernière est consacrée à la nature de l'inspiration et à l'enseignement de l'Eglise sur l'infaillibilité de l'Écriture.

Le lecteur y trouvera condensés, en un ordre admirable, tous les généreux résultats de l'érudition unis à une implacable orthodoxie.

Le Père Gigot n'a pas une aveugle confiance dans la science allemande, mais il ne la rejette pas non plus absolument.

Les références sont nombreuses et sont exactes. Le style est très coulant; on sent que ces pages écrites en anglais ont été pensées en français et cela ajoute à la brièveté saxonne l'élégance de la forme latine.

**

ANGLETERRE.—La passion du jeu envahit le monde élégant de Londres et menace de causer bien des scandales. Il circule déjà des racontars sur les pertes, au jeu, de femmes bien connues

qui se trouvent, par suite, presque gênées ; le *World* dit combien cette folie gagne du terrain et ajoute :

“ Chacun s'efforce de réduire à la mendicité son voisin ou sa voisine. C'est la brillante maîtresse de maison qui, sans égard pour les lois de l'hospitalité et de l'amitié, invite des amis chez elle spécialement pour gagner leur argent. Son but unique est de réunir des joueurs de roulettes ou autres jeux de hasard qui peuvent largement payer lorsque vient le moment de régler. A la campagne, dans les châteaux, il n'y a pas pour la jeunesse dorée moins de dangers que sur les champs de courses ou à Monaco. Chaque nuit, les femmes encouragent le jeu chez elles et assistent avec complaisance aux pertes de leurs amis. Etre chez soi tel jour, dans l'après-midi, est devenu la manière de faire savoir à ceux qui peuvent jouer et payer, qu'ils trouveront le salon de la maîtresse de maison converti en salle de jeu particulière ; la passion d'enlever de l'argent de la poche des autres a tellement envahi l'esprit féminin, que certaines femmes dans des positions en vue n'hésitent pas à agir comme le fait un rabatteur, pour le compte de celles qui sont disposées à ouvrir leurs portes, pourvu qu'on leur procure des serins.”

* Sir William Vernon Harcourt vient de prononcer de terribles paroles contre la guerre de M. Chamberlain : “ Je la considère, a-t-il dit, comme le plus grand désastre que la nation britannique ait subi à notre époque, tant à cause de la façon dont elle a été dirigée qu'en raison des conséquences qu'elle peut engendrer. Il y a six ou sept ans la bonne entente commençait à s'établir entre les races hollandaise et britannique. Soudain fut perpétré le crime, cause de tous nos malheurs : une insurrection subventionnée, une invasion à main armée de la République du Sud-Africain, suscitée par le premier ministre du Cap, un conseiller privé de la reine, avec l'aide de ses complices, les joueurs et spéculateurs de l'or du Rond.

“ Ce fut là l'origine de la guerre ; où en sommes-nous aujourd'hui ? Nous n'en savons rien grâce à l'atmosphère du mensonge qui enveloppe le Sud-Africain. Quelle chance y a-t-il que les Boers s'apaisent ? Cela dépend de la façon dont nous les traiterons maintenant.

“ L'Angleterre, désillusionnée enfin, demande à connaître toute la vérité, au lieu de rester à la merci d'une presse mensongère qui chaque jour lui dépeint le Boer comme un être vil ne méritant pas quartier. Cette presse militaire croit faire preuve de patriotisme en calomniant un ennemi dont le Dr Doyle, l'éminent écrivain, parle ainsi :

“ Quand nous posséderons le bon vouloir des Boers, devenus des concitoyens, nous aurons gagné infiniment plus que la valeur de toutes les mines d'or et de diamant que contient leur pays.”

HENRY SORELLE.

LE MISSIONNAIRE DE LA CAMPAGNE

COURS D'INSTRUCTIONS SIMPLES ET PRATIQUES

POUR LES MISSIONS, LES RETRAITES, LES CONGRÉGATIONS, L'ADORATION PÉPÉTUELLE ET LA PREMIÈRE COMMUNION

PAR L'ABBÉ JOUVE

ANCIEN MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE A NOTRE-DAME DU LAUS, ACTUELLEMENT
CURÉ ARCHIPRÊTRE A SAVINES (HAUTES-ALPES)

Edition revue, corrigée et augmentée

4 vol. in-12..... \$3.50

Avec 40 pour cent de remise.

VRAIE PIÉTÉ OU DÉVOTION

Nisi abundaverit justitia vestra plus quam scribarum et phariseorum non intrabitis in regnum celorum.—(MATTH. v, 20).

Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.

Jésus-Christ, mes très-chers frères, en condamnant la piété des scribes et des pharisiens, nous apprend qu'il existe pour le chrétien une piété plus parfaite que la leur ; une piété plus complète qui nous rend agréables à Dieu et conduit au ciel ceux qui la pratiquent. C'est d'elle que je veux vous entretenir en ce moment en vous parlant de sa *nature*, de son objet et de ses caractères.

AUTRE EXORDE

Pietas ad omnia utilis est.—(1 Timoth., 4, 8).
La piété est utile à tout.

Je veux aujourd'hui vous entretenir de la vraie piété ou dévotion. Pour nous en faire une idée bien juste et bien exacte disons sans préambule aucun ce qu'elle est ; en quoi elle consiste. Nous vous parlerons ensuite de ses caractères.

I

Qu'est-ce que la dévotion ? Nous prenons sa définition dans le mot et dans l'idée qu'il exprime. Le mot dévotion est rendu exactement du latin en français par celui de dévouement. Être dévôt, être pieux, c'est donc la même chose qu'être dévoué à Dieu. Vous allez me comprendre parfaitement par les comparaisons que je vais faire.

Vous voyez un enfant qui, non-seulement fait ce que ses parents lui commandent, non-seulement évite ce qui pourrait leur déplaire ; mais encore va au-devant de tout ce qu'ils désirent. Vous dites : cet enfant est dévoué. C'est un serviteur qui prend en tout les intérêts de son maître ; il gère ses affaires comme les siennes propres ; il ne perd pas un instant : vous dites, ce serviteur est dévoué.

Voilà un soldat qui prend les armes pour la défense de sa patrie et de son prince ; il est prêt à mourir et à se sacrifier pour eux. Vous dites ce soldat est plein de dévouement.

Voilà un homme qui veut parvenir à un haut emploi, pour cela, il ne se donne de repos ni le jour, ni la nuit. Vous dites : voilà un homme entièrement dévoué à l'ambition. La dévotion à l'égard de Dieu comprend tout cela au degré le plus éminent. C'est le zèle dans son service. C'est la recherche de sa gloire en tout et partout. C'est cette disposition intime de l'âme qui nous pousse à aller au devant de la volonté de Dieu, à éviter soigneusement tout ce qui est capable de contrister son cœur, et à rechercher son bon plaisir.

II

En quoi consiste la vraie dévotion ?

Dans le monde on se fait à son sujet d'étranges illusions. Plusieurs la font consister dans certaines pratiques extérieures de piété qu'ils regardent comme l'essence de la vraie dévotion. Ainsi, celui qui est porté au jeûne se croit avoir beaucoup de dévotion quand il a bien jeûné, fit-il d'ailleurs de nombreuses fautes contre la charité, contre la justice ou la pureté.

Celui qui est porté à faire l'aumône et qui ouvre volontiers sa bourse à ses frères malheureux, croit avoir beaucoup de dévotion parce qu'il aura donné largement, eût-il d'ailleurs manqué la messe, violé les lois de l'abstinence ou forfait à quelque grave devoir.

Le chrétien porté à la prière vocale croit avoir une dévotion parfaite quand il a passé des heures entières au pied des autels, eût-il d'ailleurs laissé souffrir ses enfants, négligé son travail, fait murmurer sa famille. Vous le voyez, chacun place la piété ou la dévotion là où il la veut. Néanmoins, ne nous faisons pas illusion, la piété ne dépend pas des idées que nous nous en faisons, mais des règles établies de Dieu pour l'acquiescer. Or, où Dieu la place-t-il ? En quoi la fait-il consister ? Dans l'observance intégrale des commandements de Dieu et de l'Église. Dans l'accomplissement de tous nos devoirs d'état. En dehors de là il n'y a qu'une dévotion fausse et pharisaïque condamnée par le divin Maître. Ce serait donc se faire une grave illusion de croire qu'on peut composer avec elle, faire un choix, prendre certains points de la loi divine et fouler aux pieds les autres ; faire l'aumône aujourd'hui, s'enivrer demain ; aller à la messe le matin, et le soir dans les sociétés mondaines ; le dimanche à l'Église, et le lundi à la danse ; baiser souvent son crucifix, ne jamais embrasser ses ennemis ; ouvrir sa bourse aux pauvres, et fermer son cœur à son prochain.

La loi est une, Dieu en a fait tous les articles, il faut, en conséquence, les observer tous ; aussi bien ceux qui nous paraissent peu importants que ceux qui à nos yeux sont graves. Nous sommes les sujets de la loi, nous n'en sommes pas les juges. Moïse, pour une seule faute commise dans le désert, n'a-t-il pas été exclu de la terre promise ? Ananie et Saphire, pour un seul mensonge, n'ont-ils pas été punis de mort ?

La vraie dévotion a son commencement, son progrès et sa perfection. Son premier degré consiste dans la possession de la grâce sanctifiante. A mesure que cette grâce augmente en nous et embrase notre cœur du feu de la divine charité, notre dévotion

se perfectionne. Et alors, non-seulement nous marchons, mais nous courons ; mais nous volons.

Saint François de Sales emploie diverses comparaisons pour nous montrer les degrés de la dévotion. Voyez, dit-il, les autruches (oiseaux de l'Afrique), elles ont des ailes, malgré cela elles ne volent jamais, elles s'en servent pour aller un peu plus vite.

La poule, continue ce saint, a des ailes et s'en sert rarement. Pourtant, quoiqu'elle vole peu et péniblement, elle vole de temps en temps.

L'aigle, au contraire, ou l'hirondelle s'élèvent dans les airs ; ces oiseaux marchent peu et volent presque toujours et parfaitement. Il en est ainsi des chrétiens. Les uns marchent à pas comptés dans la bonne voie. Ils observent le strict nécessaire et ne font rien de plus. Ils vont lentement, néanmoins ils se dirigent du bon côté. Quand ils auront fait la pâque, entendu la sainte messe chaque dimanche, fait la prière du soir et du matin, observé les règles de la justice, fait abstinence les jours commandés, n'exige rien de plus de leur part. Ils ressemblent à l'autruche.

D'autres font un peu plus ; de temps à autre ils courent dans les voies de la sainteté. Au moment d'une retraite ils en suivent parfaitement tous les exercices ; ils fréquentent les sacrements aux grandes fêtes ; ils ressemblent à la poule qui se sert rarement de ses ailes, cependant s'en sert dans l'occasion.

Certaines âmes plus généreuses volent sans cesse dans le chemin de la perfection ; elles se dirigent vers le ciel avec rapidité. Toujours elles accomplissent généreusement, coûte que coûte, leurs devoirs. Elles ressemblent à l'aigle ou à l'hirondelle qui placent sans cesse dans les hautes régions et semblent mépriser la terre.

Vous comprenez maintenant ce que c'est que la dévotion et en quoi elle consiste.

La dévotion est à la grâce sanctifiante ce que la flamme est au feu, la crème au lait, la fleur à la tige, dit saint François de Sales.

La dévotion est donc la même chose que la piété, la ferveur, un grand amour de Dieu, la perfection. Parlons maintenant des caractères qu'elle doit avoir pour être agréable à Dieu.

III

La vraie piété ou dévotion doit être *intérieure, surnaturelle, souveraine et universelle.*

1^o Elle doit être *intérieure* c'est-à-dire dans le cœur. C'est là où elle doit germer, prendre racine et se développer ensuite. Si son siège n'est pas dans le cœur elle n'est que superficielle, apparente, trompeuse et hypocrite. Elle ressemble à un arbre sans racines et sans moelle, à un corps sans âme, à un édifice sans fondements. Dieu la condamne et appelle ceux qui la pratiquent des sépulcres blanchis, qui n'ont de brillant et de beau que les dehors, et qui ne renferment au dedans qu'infection et pourriture : *Vae vobis quia similes estis sepulcris dealbatis.*

Voyez cet enfant qui coupe de nombreuses branches à un arbre pour les planter immédiatement dans une propriété ; vous diriez,

à les voir, une magnifique forêt. C'en est-il réellement une ? Non, il n'en existe que l'apparence. Que manque-t-il à ces branches pour être de vrais plans ? Il leur manque une chose essentielle, la racine. Une piété qui n'aurait que les dehors de la dévotion ne vaudrait rien. Elle ne serait qu'un masque et un semblant de dévotion.

Voilà une jeune enfant de huit à dix ans, qui tient entre ses mains un jouet à figure humaine ; elle l'orne de tout ce qu'elle a de plus riche ; direz-vous pour cela qu'elle a une personne entre les bras ? Nullement, elle n'en a qu'une image, qu'un fantôme, qu'une ombre. Telle est notre piété ; si elle n'est pas intérieure, elle est fautive, trompeuse, elle n'est qu'un simulacre de dévotion. Avec elle nous paraîtrons pieux et nous ne le serons pas ; nous paraîtrons extérieurement recueillis et intérieurement nous serons dissipés ; extérieurement chastes et intérieurement dissolus. Nos lèvres diront à Dieu : Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, et notre cœur dira, non, j'aime autant et plus cette créature qui m'absorbe sans cesse.

Si nous paraissions pieux sans l'être nous sommes comme cet enfant à qui l'on dit : sois modeste, et aussitôt il joint les deux mains, baisse la tête et ferme les yeux ; et un instant après il n'est rien moins que modeste. On lui dit d'étudier ; aussitôt il prend un livre, le met devant les yeux, fait semblant d'étudier et son esprit est à cent lieues de là.

2° Notre piété doit être *surnaturelle*. Or, elle est surnaturelle de deux manières, dans son principe et dans ses motifs. D'abord dans son principe ; c'est-à-dire, qu'elle doit venir de Dieu comme de sa source. Il faut donc la lui demander avec foi, humilité et confiance.

Ensuite elle est surnaturelle dans ses motifs, en ce sens que nous devons pratiquer la piété en vue de Dieu et pour lui plaire ; et non par amour-propre, par ostentation, par goût, par inclination. Comme chrétiens, nous sommes obligés d'agir dans des vues surnaturelles. Il peut donc arriver qu'on pratique la piété pour des motifs purement naturels, tels que la crainte d'être remarqué, critiqué. Ainsi, par exemple, on n'irait pas à la messe, on ne fréquenterait pas les sacrements, on ne ferait pas ses pâques si on ne redoutait les blâmes et les censures d'autrui. Ainsi encore, on se confesse, on va à l'église pour attirer les regards d'un confesseur ; pour se faire remarquer ou estimer. On fait quelques visites au saint Sacrement, quelques chemins de croix, par ostentation ; on fait la communion fréquente parce qu'on ne veut pas être au-dessous d'une telle personne.

Qui ne voit que Dieu n'est pour rien dans une pareille dévotion ! Que ce n'est pas la gloire du Seigneur qu'on cherche mais sa propre satisfaction !

O mes frères, agissons pour Dieu, en vue de Dieu. Faisons notre retraite parce que c'est une grâce dont nous devons profiter. Travaillons, prions, allons à l'église, remplissons nos devoirs, parce que Dieu nous le commande, parce que cela lui plaît. Résistons aux tentations parce que nous ne voulons pas offenser

le Seigneur et perdre notre âme. Offrons-lui chaque jour le peu que nous faisons : mon Dieu ! je vous consacre toutes les pensées, les paroles et les actions de cette journée. Ne nous inquiétons pas de ce que disent les hommes et de ce qu'ils pensent de nous. Laissons leurs compliments ou leurs blâmes pour leur compte. Ne songeons qu'à plaire à Dieu qui voit tout, juge tout et ne laissera pas sans récompense un verre d'eau froide donné en son nom.

3° Notre dévotion doit être *souveraine* ; c'est-à-dire, qu'elle doit triompher de tout ce qui s'oppose à la vie chrétienne, comme serait le dégoût, l'ennui, la paresse, le respect humain.

Elle doit nous porter à faire, non-seulement les actes faciles, qui ne coûtent rien ou presque rien ; mais encore ceux qui exigent de nous de grands efforts. Elle doit nous mettre dans la disposition de tout sacrifier plutôt que de déplaire à Dieu et surtout de l'outrager. Ainsi elle doit nous faire triompher des tentations même les plus violentes, des sacrifices les plus coûteux.

Donc votre piété n'est pas souveraine si vous vous contentez de pratiquer la religion lorsqu'elle ne vous impose aucun sacrifice, et si vous la laissez de côté lorsqu'il vous en coûte. Par exemple, lorsque vous êtes loin des mauvaises compagnies, vous faites abstinence, vous allez à la messe, vous faites vos pâques, et lorsque vous vous trouvez en face de quelques mauvais chrétiens vous manquez à vos devoirs, crainte d'être critiqué.

Votre dévotion n'est pas souveraine si, évitant certaines occasions, vous restez esclaves de celles qui exercent sur vous le plus d'influence. Par exemple, vous consentez bien à ne plus aller avec telle personne ; mais vous ne pouvez pas renoncer à telle autre. Vous voulez bien ne plus lire tel roman, conserver telle photographie, mais vous voulez continuer certaines correspondances nuisibles à votre vertu.

4° Notre dévotion doit être *universelle*, c'est-à-dire embrasser tout ce que Dieu nous commande : nos devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes. Sans cela elle manquerait de plénitude et ressemblerait à celle des pharisiens qui poussaient jusqu'au scrupule l'observance de certains points de la loi et foulaient, sans se gêner, les autres aux pieds.

Pour perdre le ciel, s'attirer les anathèmes de Dieu et encourir la damnation éternelle, il n'est pas nécessaire de transgresser toute la loi, il suffit de la violer en un seul point essentiel. C'est saint Jacques qui nous le déclare formellement. Quicorque ayant observé toute la loi, la viole en un seul point, est coupable et se perd comme s'il l'avait violée tout entière.

Il n'y a pas de personne qui ne fasse quelque bonne œuvre. Ceux-là même, qui ne vont pas à la messe chaque dimanche, y vont à la Noël, à la Pâque, un jour de fête nationale ; ils font quelques aumônes ; ils donnent quelques bons conseils. Cela est bon ; mais cela suffit-il ? aux yeux des hommes, peut-être ; aux yeux de Dieu, non. Notre Dieu est un Dieu jaloux, qui veut tout ou rien. Il veut que nous observions tous ses préceptes et ceux de son Épouse immaculée, l'Église catholique. Nous n'avons pas

le droit de faire un choix entre un commandement et un autre. Le dernier est aussi obligatoire que le premier. Les observer tous et en transgresser un seul, c'est être hors de la voie du salut : *Qui offendit in uno factus est omnium reus.*

Vous me direz peut-être : mais en observant trois, quatre commandements, il y a du bon. Cela est vrai, il y a du bon et il y a aussi du mauvais. Vous, mes sœurs, qui vous occupez quelquefois de cuisine, vous préparez, je suppose, des mets exquis. Vous mettez dans un plat des choses excellentes ; vous n'oubliez qu'une seule chose, l'assaisonnement, le sel. Ce plat ne vaut rien. Pourquoi ? parce qu'il lui manque une chose essentielle. Elle suffit pour le rendre mauvais. *Qui offendit in uno factus est omnium reus.* Avoir plusieurs vertus et conserver une habitude mortelle, cela ne sert pas de grand'chose. C'est une fissure au fond d'un vase, fissure qui le rend impropre à sa destination. Voilà un soldat qui meurt sur le champ de bataille. A-t-il reçu plusieurs blessures, plusieurs balles ? non ; mais une seule suffit pour le tuer. A-t-il été pulvérisé ? non ; il n'a reçu qu'une seule plaie ; mais elle est mortelle et c'en est assez pour le conduire à la mort.

Ici, mes frères, ouvrez les yeux. Il en est qui sont de toutes les confréries, de toutes les congrégations, de tous les tiers-ordres et qui n'ont point de charité. A ceux-là, je dis avec saint Paul : "Tombez en extase tant que vous voudrez ; ayez autant de révélations que sainte Brigitte ; transportez, par votre foi, les montagnes d'un lieu à un autre, si vous n'avez pas la charité, cela ne vous sert de rien : *Si charitatem non habuero nihil sum... nihil prodest.*

Il est des dévotes qui ont le don des larmes, l'intuition des consciences et qui, malgré cela, sont dévorées par la jalousie, étouffées par la rancune. A ces dévotes, je dis : votre piété est fautive, pharisaïque et maudite de Dieu.

Il est des personnes qui, à l'église, proche d'un confessionnal, à la table sainte, au pied des autels, ressemblent à des chérubins enflammés d'amour, et, dans leurs maisons, sont des lions déchainés. Elles n'ont ni douceur, ni humilité, ni patience. Elles récitent quinze chapelets et font trente médisances. A elles, je dis encore : votre piété ne vaut rien ; elle est en désaccord avec l'esprit du christianisme.

On rencontre des pères et des mères de famille qui se feraient un scrupule de manquer leur *benedicite* et leurs *grâces*, de ne pas assister à la messe un jour de semaine ; puis, ils laissent leurs enfants sans surveillance, leur ménage sans ordre, et s'inquiètent peu si leurs domestiques manquent la messe et vivent dans le désordre. Une pareille piété est sans prix aux yeux de Dieu. Elle ne pourra jamais les conduire au ciel. Elle ne mérite que les anathèmes du Seigneur.

Je finis, mes frères, en vous disant de faire tous vos efforts pour acquérir cette piété intérieure, surnaturelle, souveraine et universelle dont je viens de vous parler. Elle vous rendra agréable à Dieu, attirera sur vous toutes les faveurs du ciel et vous rendra, un jour, dignes de la récompense éternelle. Amen.

LES CAUSERIES DU DOCTEUR

PAR LE Dr DEROUET

1 vol. in-12..... \$0.75

LES PLANTES CARNIVORES, OU, LE VRAI PEUT QUELQUEFOIS N'ÊTRE PAS VRAISEMBLABLE.

Il y a des plantes *carnivores*, comme il y a des animaux carnassiers. Que ceux qui ne voudraient pas nous croire, malgré les assertions des savants, écoutent ce que dit M. Viallanes dans le *Bulletin d'horticulture de la Côte-d'Or* :

Comme certains insectes chasseurs, dit-il, les plantes *carnivores* savent tendre à leurs victimes des pièges si merveilleusement construits, que l'homme lui-même ne saurait les imiter. Une fois tombé dans ces pièges, l'insecte, qui doit devenir la proie du végétal, se débat en vain, retenu d'une manière invincible. Un liquide particulier l'engourdit, paralyse ses mouvements; il devient inerte, et la plante le dévore lentement. Repue alors, elle se laisse aller au sommeil qu'entraîne une digestion pénible, dédaignant, pendant cet état de torpeur, toute nouvelle victime, jusqu'à ce que la faim vienne réveiller ses appétits carnassiers.

Il est possible que ces faits ne soient pas l'expression bien exacte de la vérité, et que les illustres savants qui étudient les végétaux *carnivores* se laissent entraîner par leur imagination. Cela est possible; mais ce qui ne peut être douteux, c'est qu'un certain nombre de plantes captivent des insectes, et cela avec une merveilleuse habileté.

Faire l'histoire de chacun de ces végétaux serait trop long; il suffira d'en dire quelques mots.

Le plus merveilleux de tous est la *Dionée*, vulgairement l'*Attrape-mouche*, petite plante des marais de la Caroline du Sud. Ses feuilles, de formes si singulière, se replient sur elles-mêmes dans le sens de leur nervure médiane au moindre attouchement des poils qui garnissent leur face supérieure.

Cela se fait avec une telle rapidité que l'insecte qui, attiré par l'éclat de leur couleur ou par le nectar sécrété par leurs poils, vient se poser sur elles, ne saurait, malgré son agilité, échapper à leur étreinte. Il est bientôt stupéfié et enfin dévoré.

Le grand Linné avait appelé la *Dionée* le miracle de la nature, *miraculum naturæ*, tant il avait été émerveillé des mouvements de ses feuilles.

Il était loin cependant de soupçonner les instincts de ce chasseur végétal.

Toutes les autres plantes *carnivores* ont les mêmes mœurs, les mêmes habitudes; ce qui varie chez elles, c'est la structure, c'est le mécanisme de leurs pièges.

Les Népenthés, les Sarracenia, les Darlingtonia ont leurs feuilles contournées en urnes, en cornets, en vases de forme très élégante. Ces appareils sont souvent pourvus d'opercules mobiles ou d'appendices colorés.

Attiré par la coloration des opercules et par le nectar sucré que secrètent les bords de ces vases, l'insecte, sans défiance, s'engage dans l'intérieur. Il rencontre bientôt une surface polie, il glisse et tombe au fond du précipice. Il essaie, mais en vain, de remonter ; une forêt de poils raides, dirigés de haut en bas, s'oppose à sa fuite. Du reste, il est bientôt rendu inerte par le liquide stupéfiant sécrété au fond du vase, et finalement il est digéré.

Les seuls représentants des végétaux *carnivores* sont en France les *Drosera*. Bien que leur petite taille ne leur permette pas l'entrée de nos jardins, l'élégance de leurs formes, leur brillant coloris et surtout l'étrangeté de leurs mœurs leur assurent un rang distingué parmi les plantes d'appartement.

Rien de joli comme ces petites plantes de nos prairies tourbeuses. La sombre verdure des mousses au milieu desquelles elles se cachent fait ressortir leur éclatante couleur. Appliquées en rosette sur le sol, leurs feuilles, de forme variable selon l'espèce, sont couvertes de glandes et de poils. Les poils, d'une admirable structure, laissent échapper une gouttelette d'un liquide transparent qui réfracte brillamment la lumière.

Frappés par ce gracieux aspect, les anciens avaient donné à nos *Drosera* le nom de *Rossolis*, *rosée du soleil*. Les alchimistes, ces infatigables chercheurs, les faisaient entrer dans les mixtures qui devaient les rendre possesseurs de la pierre philosophale.

Pendant longtemps ils furent pour nos médecins l'herbe aux goutteux ; mais la médecine a, comme l'horticulture, ses modes et ses caprices, et il y a peu de temps nos *Drosera* n'étaient plus connus que des botanistes quand les expériences des savants sont venues leur rendre la célébrité.

Comme la *Dionée*, ils attirent l'insecte par l'éclat de leurs feuilles colorées comme des fleurs. Le liquide visqueux sécrété par leurs poils s'attache aux pattes de l'insecte qui cherche à se dégager ; à ce moment les poils se replient lentement, régulièrement sur la victime qu'ils enlacent. Puis la feuille elle-même se met en mouvement, s'enroule et enveloppe l'animal, qui, devenu immobile, est lentement dévoré.

Mais voilà qui est bien plus merveilleux : de petits fragments de viande crue, de blanc d'œuf cuit, placés sur les feuilles, provoquent les mêmes mouvements ; ils sont emprisonnés et dévorés comme les insectes. Si on remplace la viande par de la craie, les poils et la feuille ne font aucun mouvement et restent inertes.

Si la craie est mouillée, les poils se dirigent d'abord vers cette substance, puis, reconnaissant pour ainsi dire qu'ils se sont trompés, ils interrompent leur marche et reprennent leur position naturelle.

ESSAI THÉORIQUE DE DROIT NATUREL

BASÉ SUR LES FAITS

PAR LE R. P. TAPARELLI D'AZEGLIO

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

TRADUIT DE L'ITALIEN D'APRÈS LA DERNIÈRE ÉDITION AVEC
APPROBATION DE L'AUTEUR

QUATRIÈME ÉDITION

2 forts volumes in-4° \$3.75

Parmi les révolutions scientifiques si nombreuses et si bruyantes de notre époque, une des plus importantes, sans doute, est celle qui s'est opérée dans la philosophie.

La métaphysique est enfin sortie de l'abaissement où la retenait le sensualisme de Locke : elle a su atteindre, de nos jours, à une hauteur de vues, à une profondeur de pensées plus conforme à sa noble nature.

Depuis longtemps déjà, les philosophes vraiment dignes de ce nom gémissaient de voir la vérité asservie, et comme écrasée sous le joug avilissant du sensualisme; quand un cri de salut partit soudain des écoles de France ; c'était tout à la fois un cri de réprobation contre les doctrines matérialistes, et un cri de ralliement pour les vrais amis de la philosophie ; le spiritualisme se ranima tout à coup au sein de l'Europe : associant ses dogmes aux quelques vérités expérimentales qui naguère avaient exclusivement préoccupé les esprits, il sut créer une école nouvelle et reproduire, sous une autre forme, les nobles doctrines que les vrais sages ont défendues dans tous les temps.

Cependant on s'aperçut bientôt que cette réaction était plutôt un changement de joug, qu'un affranchissement complet des intelligences : au matérialisme de l'école voltairienne succédèrent d'autres erreurs.

On commença d'abord par emprunter à l'Écosse les théories timides connues sous le nom de *philosophie du sens commun* ; puis on alla demander à l'Allemagne son *idéalisme transcendantal*, et ce système est encore aujourd'hui prôné et admiré par les esprits amoureux de nouveautés, et passionnés pour tout ce qui est étranger. Mais l'esprit éminemment clair et positif des Français ne put jamais se familiariser avec les vagues et nuageuses doctrines où se complait le génie allemand : la France voulut les

modifier à sa façon et mit au jour, sous le nom d'*électisme*, un système qui n'était, au fond, qu'un syncrétisme déguisé.

Au premier moment, l'électisme se vit accueilli avec faveur par toutes les âmes honnêtes, et même par un grand nombre de catholiques, trop heureux alors de secouer le joug honteux de Locke et de Condillac ; mais l'enthousiasme ne tarda pas à se refroidir, quand on vit la nouvelle doctrine développer insensiblement les germes funestes qu'elle renfermait dans son sein.

Les esprits religieux et éclairés comprirent enfin qu'il fallait donner aux études philosophiques une direction plus ferme et plus assurée ; qu'il fallait renouer le fil rompu des vraies traditions de l'école catholique, de cette grande école qui, depuis dix-huit siècles, a su conserver intact le précieux dépôt des vérités naturelles, en établissant entre ces vérités et les vérités surnaturelles, une parfaite harmonie, un accord fondé sur la raison elle-même.

Dans le système catholique, en effet, les vérités surnaturelles, révélées qu'elles sont par le Dieu qui est l'auteur de la nature, doivent infailliblement prêter un solide appui aux études purement philosophiques, et les maintenir dans la voie de la nature et de la vérité.

C'était le temps où plusieurs s'éprirent d'un enthousiasme quelquefois exagéré pour les mœurs, pour les institutions, pour tous les souvenirs du moyen âge ; on s'imagina que cette société allait renaître parmi nous, et l'on crut qu'il fallait, dans ce sens, imprimer un mouvement nouveau, donner de nouvelles formes à la poésie, à la peinture, à l'architecture, à l'éloquence, à tous les arts, à toutes les sciences.

La philosophie ne fut pas exceptée ; elle fut même, en quelque sorte, l'origine de ce grand mouvement : la métaphysique est une science essentiellement universelle, puisqu'elle étudie l'*être* dans ses rapports avec l'*intelligence* humaine ; aussi, dès qu'on introduit une modification dans la science de l'*être*, ou dans celle de l'*intelligence*, dans l'ontologie ou dans la psychologie, on modifie en même temps toutes les parties de la science ; cette transformation se manifeste bientôt dans les applications pratiques ; mais elle s'opère surtout dans les esprits qui ne s'arrêtent pas aux notions concrètes et limitées, et qui veulent, en toutes choses, remonter des effets aux principes.

J'avoue que mon *Essai sur le droit naturel* n'a pas échappé à ces diverses influences de la philosophie contemporaine. Sans être partisan de toutes les innovations modernes, sans prendre parti pour aucun des nouveaux maîtres en particulier, j'ai dû applaudir au mouvement qui a soustrait la métaphysique au sensualisme du dernier siècle ; d'ailleurs, mon goût et mon devoir me portant à l'étude de la philosophie morale, les merveilleuses opérations de notre âme, les manifestations de l'activité humaine, ses premiers éléments, ses principes les plus généraux et les plus abstraits, m'eurent bientôt découvert toute la fausseté des systèmes qui étaient encore en vogue parmi nous, tout le danger des

funestes théories que le sensualisme mourant nous avait léguées, et qui se perpétuaient en Italie, grâce aux éditions nouvelles des Burlamacchi, des Heineccius, des Romagnosi.

Pour remédier, autant que possible, à cette désastreuse influence, j'ai essayé d'appliquer la nouvelle métaphysique aux théories morales, et de mettre dans toute la suite des raisonnements, un ordre et un enchaînement qui pussent satisfaire les esprits désireux de connaître la vérité et d'en saisir l'évidence.

J'ai cru qu'il y aurait de l'avantage à donner à cette vaste science de la morale un fondement vraiment philosophique, et que cela était d'autant plus nécessaire de nos jours, qu'on se donne aujourd'hui une plus grande licence de raisonner à sa guise, sur tous les droits, sur tous les devoirs, sur tous les points de la morale publique et privée.

En suivant la méthode des plus savants métaphysiciens, j'ai laissé de côté les hypothèses et je me suis constamment appuyé sur les faits ; pour mieux les constater et pour les interpréter plus fidèlement, je me suis surtout attaché aux idées les plus naturelles, aux idées les plus communes, et j'ai tâché de les étudier dans leur expression la plus vraie, la plus simple et la plus claire, dans le langage du peuple.

L'analyse des idées et des faits qu'elles expriment, nous a donné toutes les conséquences dont nous avons besoin ; et, dans ces longues déductions, nous avons eu soin de procéder avec cette rigueur de logique sans laquelle il est facile de faire mentir les faits eux-mêmes.

Ainsi, autant que possible, nous avons essayé d'unir les simples lumières de la raison naturelle et les procédés plus rigoureux de la raison philosophique, les avantages de l'analyse et ceux de la synthèse, les recherches des anciens et les découvertes des modernes, la méthode expérimentale qui fait saisir la réalité et les principes théoriques qui la généralisent et produisent la science. C'est ainsi que nous avons étudié toutes les parties de la morale ; c'est ainsi que nous avons parcouru la longue et périlleuse carrière de l'activité humaine, depuis le sanctuaire de la conscience individuelle jusqu'à ces vastes systèmes de gouvernement qui semblent embrasser l'édifice social tout entier.

Quand la science morale se fonde uniquement sur la raison naturelle, et s'appuie exclusivement sur les faits naturels, on lui a souvent donné le nom de *droit naturel*. Un grand nombre d'auteurs restreignent davantage le sens de ce mot, et l'appliquent seulement aux rapports juridiques d'après lesquels un homme peut *légalement* exiger d'un autre homme un acte extérieur quelconque : il en est résulté ce grave inconvénient, qu'on a mis très souvent au nombre des droits, certaines actions qui constituent, pour celui qui les pose, de véritables fautes morales.

C'est aux doctrines protestantes que nous sommes redevables de cette séparation entre le principe *légal* et le principe *moral* ; c'est là que ces doctrines devaient nécessairement aboutir. L'âme du protestantisme, c'est l'esprit individuel, établi juge en dernier

ressort de tous les dogmes de la religion, de toutes les lois de la morale ; et si les protestants s'étaient avisés de traiter le droit comme ils avaient traité la morale, ils auraient dû faire disparaître du droit social tout principe d'unité. Mais ils savaient que sans unité la société ne peut pas subsister un seul jour ; ils savaient que, si l'un peut se croire permis ce que l'autre a le droit de condamner ; si, du jour au lendemain, on peut changer le décalogue ; si nous pouvons tolérer aujourd'hui ce qui hier nous paraissait criminel ; ils savaient, dis-je, que la confiance mutuelle, l'ordre et la paix entre les citoyens deviennent absolument impossibles, et que la vie civile est anéantie.

Voilà comment le protestantisme a été conduit peu à peu à isoler tout à fait le droit de la morale : tandis qu'il abandonnait la morale aux inspirations de la conscience individuelle, il a confié le droit au pouvoir législatif de la société ; il en est même venu à affirmer que tout ce que la loi ne défend pas est par-là même légitime, quels que soient d'ailleurs les arrêts de la conscience ; il a posé en principe qu'on peut faire un traité de droit sans s'inquiéter le moins du monde de la morale.

Mais cette théorie n'est pas seulement incohérente, elle est encore remplie de contradictions : si, d'un côté, elle se glorifie d'affranchir les consciences, de l'autre, elle les met souvent dans la nécessité d'opter entre la violation d'une loi politique contraire à la conscience, et la violation d'une loi de la conscience contraire à la loi politique. On pourrait développer longuement ce point qui est de la plus grande importance dans l'étude du droit ; qu'il nous suffise d'avoir insinué ici combien il est nécessaire de ne point séparer complètement l'étude de la morale de celle du droit, si l'on veut donner au droit un fondement vraiment solide, à la moralité tous les développements qui lui sont propres.

Les protestants eux-mêmes n'ont pu échapper à cette nécessité ; les premiers d'entre eux qui voulurent soustraire le droit naturel à l'influence de la révélation et l'établir sur l'unique base de la raison, eurent souvent recours aux belles démonstrations des théologiens catholiques. Dans leurs traités de Droit naturel (*Jus naturæ*), Grotius, Puffendorf, Wolf, et les autres patriarches de la jurisprudence protestante, se croient souvent obligés de prendre pour point de départ les idées fondamentales, les principes métaphysiques sur la nature de l'homme, sur les actes humains, sur la conscience, sur le principe de la loi naturelle, etc. ; ces idées ne sont le plus souvent, chez eux, que des réminiscences, et l'on voit évidemment qu'ils ne peuvent tout d'abord se soustraire à l'influence des grandes théories catholiques.

Mais le principe du pur rationalisme, ce principe essentiel à la réforme, fit bientôt proclamer un divorce complet entre la moralité et la légalité, entre la conscience religieuse et le droit légal, et ce divorce fut l'œuvre capitale du protestantisme, comme l'a très bien fait remarquer un illustre professeur de Berlin. Ce protestant aussi modéré que savant nous expose, à ce point de vue,

toute la marche de la Réforme : il nous la montre qui part de la philosophie subjective de Descartes, pour aboutir, par des développements successifs, au *moi absolu* de Fichte, à cet égoïsme abject qui peut se traduire par cette belle formule : "Aimez-vous vous-même au-dessus de tout, et aimez votre prochain pour l'amour de vous." Au yeux de Fichte, cette formule était le fondement inébranlable de tous les droits et le renversement de tous les devoirs. Qu'on lise attentivement, dans l'ouvrage de Stahl, la triste histoire des égarements du rationalisme, et l'on sera convaincu qu'il est impossible de traiter à fond, et d'une manière complète, la philosophie du droit, quand on l'isole, comme on l'a fait, des principes fondamentaux de la morale.

Ce n'est pas à dire, pour cela, que l'on ne puisse jamais traiter séparément le droit et la morale : mais il faut, en exposant le droit, qu'on suppose déjà connus et démontrés les principes de la morale, de même que les traités d'analyse algébrique et de trigonométrie supposent toujours la démonstration préalable de la géométrie élémentaire ; or, le droit naturel est une partie de la science des mœurs, comme l'analyse et la trigonométrie sont des parties de la science mathématique. Rien n'empêche que les parties ne soient étudiées séparément, mais toujours dans la dépendance du tout qu'elles constituent. Vouloir la séparation absolue du droit et de la morale, de manière à en faire deux sciences diverses et indépendantes l'une de l'autre, c'est établir un système aussi faux dans son principe que funeste dans ses conséquences ; ces deux sciences se rapportant l'une et l'autre à la direction des actes humains, il faut évidemment que leurs premiers principes soient les mêmes.

C'est pourquoi nous avons dû abandonner la méthode que des auteurs, respectables d'ailleurs, ont cru pouvoir suivre ; c'est pourquoi, dans tout le cours de cet ouvrage, nous nous sommes toujours efforcé de ramener la science du droit aux premiers principes de la morale, pour en déduire ensuite, aussi rigoureusement que possible, les conséquences les plus éloignées.

Mais les principes et la méthode d'exposition ne sont pas tout en philosophie. Un des principaux avantages de la nouvelle école a été d'introduire des modifications importantes dans la doctrine elle-même, en combinant ensemble l'empirisme des Anglais et des Français et l'idéalisme des Allemands ; cette philosophie mixte, cette doctrine du juste milieu, convenablement traitée, est d'autant plus vraie qu'elle se rapproche davantage de la nature de l'homme, qui est un composé de corps et d'esprit. Et comme les théories morales dépendent toujours des théories métaphysiques, les premières se sont divisées, comme les secondes, en trois grands systèmes, selon qu'elles se sont attachées exclusivement à la raison seule, au corps seul, ou qu'elles se sont fondées sur l'harmonieuse combinaison de l'une et de l'autre.

La morale des idéalistes est la morale de la raison pure et non celle de la raison humaine : elle a produit le stoïcisme. La morale

des sensualistes est la morale du corps : c'est l'épicuréisme qui n'admet la vie honnête que pour mieux jouir des plaisirs. Entre ces théories extrêmes vient se placer la morale de l'homme ; elle veut unir et non séparer les deux éléments de la nature humaine ; elle accorde le premier rang à l'esprit, mais elle tient compte du corps et ne condamne pas absolument toutes les passions ; cette morale est la nôtre, elle est la base de l'*Essai théorique* que nous publions aujourd'hui.

Un ouvrage philosophique n'est pas écrit pour le vulgaire ; une théorie morale n'est pas un catéchisme ; de là vient que, pour le fond comme pour la forme, nous n'avons pas cru devoir entrer dans les plus minutieux développements, et que nous avons souvent voulu laisser au lecteur pénétrant, le plaisir de penser par lui-même.

Pour donner au raisonnement philosophique la clarté, la limpidité, et l'enchaînement qui en font le principal mérite, nous avons rejeté dans de nombreuses notes, à la fin de l'ouvrage, certains détails d'érudition, certains corollaires qui peuvent offrir de l'intérêt, mais qui ne sont pas indispensables à notre théorie ; c'est là aussi que nous examinons les opinions, les systèmes contraires aux nôtres, et en général toutes les doctrines qu'il nous a paru utile d'analyser ou de réfuter.

Comme l'erreur présente toujours quelque apparence de vérité et ne saurait même exister sans cela, en examinant les divers systèmes philosophiques, nous avons toujours tâché de discerner exactement le vrai du faux, et de faire ainsi la part de la louange, alors même qu'il nous fallait infliger un blâme ou opposer une réfutation.

Mais nous sommes loin d'admettre qu'il faille caresser l'erreur et lui donner sa place à côté de la vérité, comme le prétendent aujourd'hui certains esprits qui professent une tolérance antiphilosophique : les transactions proprement dites, celles où, des deux côtés, on renonce à une partie de ses droits, sont tout aussi impossibles en philosophie qu'en géométrie. Jamais nous ne dirons avec un écrivain de nos jours : " approuvez tous les systèmes de " philosophie." Cela serait tout simplement aussi absurde que de demander aux géomètres qu'ils voulussent bien accorder que certains triangles ont quatre côtés. Non, la tolérance, ou pour mieux dire, l'équité philosophique consiste uniquement à rapporter les opinions des autres avec une scrupuleuse exactitude, à les interpréter, autant que possible, en bonne part, à les réfuter avec charité et convenance. S'il nous arrivait de manquer à quelqu'un de ces devoirs, nous condamnons et rétractons d'avance ces manquements involontaires.

On connaît maintenant notre dessein, notre méthode, nos principes, nos intentions et nos sentiments. Quel que soit le résultat de notre travail, on peut être assuré qu'il a été entrepris par un homme qui aime sincèrement la vérité et qui la présente sans déguisement ; par un homme qui aime ses semblables et qui désire ardemment de les voir heureux.

LE RÊVE DU PEINTRE

A MON FILS, NOËL LAVERGNE,

ARTISTE PEINTRE-VERRIER

A l'heure où les derniers rayons du soleil disparu étendent encore dans le ciel un voile d'or que recouvriront bientôt les ombres azurées de la nuit, certaines fleurs resplendissent plus que pendant le jour et semblent retenir, pour s'en couronner, les reflets de la lumière qui s'en va. Les feuillages paraissent noirs, les pourpres et les bleus s'éteignent, mais les roses blanches brillent comme des diamants, et disparaissent les dernières, quand la nuit triomphe et couvre de son voile et la terre et le ciel.

Ainsi, lorsque notre vie est sur son déclin, resplendissent en notre âme les lointains et purs souvenirs de l'enfance, et nulle des joies que nous donna l'âge mûr ne revient à notre mémoire parées des mêmes grâces, embaumée des mêmes parfums que les frais tableaux éclairés par l'aurore de la vie.

— Enfants, vous voulez savoir pourquoi, ce matin, en visitant avec vous la galerie de la princesse, je me suis arrêtée si longtemps et vous m'avez vue si émue devant un tableau inachevé. Je vous le dirai, mais éloignez la lampe, laissez dans l'ombre mes cheveux blancs, mon visage flétri comme une fleur d'herbier. Je vais vous parler du temps où j'étais belle. Rappelez-vous, en m'écoutant, cette madone à peine ébauchée que vous considérez ce matin, cette sorte d'apparition nuageuse, entourée de fleurs magnifiques. Et toi, Linette, pose ta tête blonde sur mes genoux et endors-toi bien vite, car ce n'est pas un conte gai que va dire bonne maman, et tu es trop petite pour le trouver joli.

— J'avais douze ans, je venais de sortir du couvent. Ma mère m'emmena un matin d'été promener mes frères à la pépinière du Luxembourg. Je donnais la main au plus jeune, qui marchait à peine, et les deux autres couraient en avant avec leurs cerceaux. Nous les vîmes s'arrêter près d'un vieux monsieur à longue barbe blanche, qui, assis dans un fauteuil roulant, dessinait un groupe de roses trémières. Ma mère, craignant que ses petits garçons fussent importuns, s'avança pour les emmener. Mais ils étaient si occupés à regarder le peintre qu'ils n'entendirent pas maman, et elle-même se mit à regarder par dessus l'épaule du vieil artiste. Je m'avançai à mon tour, et, prenant mon petit frère dans mes bras, je me plaçai à côté de maman, et comme elle je restai en contemplation. Tout en travaillant avec une singulière habileté, le peintre répondait aux questions enfantines de mes frères. Les fleurs qu'il esquissait rapidement rivalisaient d'éclat avec son modèle, et le fond de son étude reproduisait ce puits des

chartreux, dernier vestige du couvent ou Lesueur peignit autrefois la vie de saint Bruno.

— Venez, mes enfants, dit maman, vous abusez de la patience de monsieur. Je vous remercie, monsieur, ajouta-t-elle, d'avoir permis à mes fils de regarder votre belle étude. J'ai commis la même indiscretion qu'eux, du reste.

— Vous m'avez fait honneur, madame, dit le vieux peintre en la saluant, vos enfants sont bien beaux et paraissent fort intelligents. Vous êtes une heureuse mère.

— Oh ! j'ai encore d'autres trésors, dit maman.

— Et, avec l'orgueil naïf d'une bonne mère, elle me fit signe de m'avancer.

— Le peintre me regarda et tressaillit.

— C'est elle ! s'écria-t-il, c'est sainte Marie des Fleurs ! O madame, de grâce, ne me refusez pas, venez voir mon atelier : il est tout près d'ici. Je suis Henry Herbert, le peintre des fleurs.

— Votre nom m'est parfaitement connu, dit ma mère, j'ai souvent admiré vos œuvres, monsieur, mais je vous croyais plus...

— Plus jeune ? avouez-le, madame, dit le peintre : hélas ! pour nous, artistes, la gloire marche moins vite que les années. On commence à parler de nous bien peu de temps avant que nous quittions ce monde. Je désire beaucoup vous montrer mon atelier. Vous saurez pourquoi plus tard.

— Une jeune personne brune, à physionomie vive et résolue s'avavançait vers nous. Elle nous salua, embrassa son père, et lui demanda s'il voulait rentrer. Puis, sur sa réponse affirmative, elle l'aida prestement à ranger sa boîte à couleurs, y enferma le petit tableau, et poussant le fauteuil roulant, se dirigea vers la rue de l'Ouest. Ma mère la suivit avec moi, et mes frères voulurent aider à rouler le fauteuil.

— Henry Herbert occupait un atelier et un appartement situés au rez-de-chaussée et s'ouvrant sur un jardin charmant. Rien n'était plus gracieusement rangé que ce modeste intérieur, où il vivait seul avec sa plus jeune fille et une vieille servante. Il nous fit voir ses études, ses copies des plus beaux tableaux de fleurs de l'École flamande, puis, quand il nous vit bien charmées, ma mère et moi, et toutes attentives à ses paroles, il nous dit :

— Vous le voyez, mesdames, j'ai peint des fleurs toute ma vie, et je les aime, et pourtant, ce n'est pas là ce que j'aurais voulu faire. Tout enfant, j'avais vu la sainte Vierge en rêve, et je voulais la peindre telle que je l'avais vue. Mais jamais je ne réussissais, et mes essais étaient toujours blâmés par mes maîtres, et surtout par mon père, qui voulait faire de moi ce qu'il était, c'est-à-dire un excellent dessinateur de fabrique. Quand je peignais des fleurs, j'étais loué, récompensé même quelquefois. Mon père mourut jeune. J'étais pauvre, il fallut gagner ma vie. Je me mariaï, j'élevai une nombreuse famille, dispersée maintenant, mais heureuse et bénie de Dieu. Il me fallut beaucoup travailler ; enfin, un petit héritage m'assura le repos de ma vieillesse. Je voulus alors ressaisir le type idéal entrevu dans mon rêve. Je

peignis *Sainte Marie des Fleurs* ; mais pour arrêter ses traits confus, pour préciser la forme de cette vision que les ans effaçaient peu à peu de ma mémoire, il me fallait la nature, le modèle vivant, et nulle part je n'avais rencontré rien qui approchât de la perfection rêvée. Regardez, madame, ce que je vais vous montrer. Votre première impression sera un oracle pour moi.

“ Il se leva péniblement, et soulevant un rideau de damas gris qui cachait un tableau, il nous montra, entourée d'une admirable guirlande de fleurs, une grande Vierge esquissée, vêtue de blanc. C'était une vaporeuse ébauche ; mais en la voyant, ma mère s'écria :

“ — Elle ressemble à ma fille !

“ N'est-ce pas, madame ? dit le peintre. Oh ! je vous en prie, permettez-moi de terminer cette figure d'après votre enfant. Que j'aie la joie de réaliser le rêve de toute ma vie, de peindre pour moi, comme je l'ai rêvée, la Vierge Marie !

“ Les yeux du vieil artiste étaient pleins de larmes. Ma mère promit tout ce qu'il voulut. Dès le lendemain elle m'amena chez lui, et les heures que je passais dans cet atelier sont restées au nombre des plus heureuses de ma vie. Henry Herbert était une âme toute sainte. Naïf comme un enfant, passionné pour le beau, il avait vieilli sans rien perdre de sa candeur. Le seul grand chagrin qu'il eût éprouvé était la perte de sa femme, mais il parlait d'elle comme d'une absente qu'il irait bientôt retrouver. Ma mère l'entendant un jour dire qu'il ne vivrait plus guère, hasarda une question affectueuse sur l'avenir d'Anna Herbert.

“ — Anna est toute pourvue, dit-il ; quand je replierai ma tente, cette colombe s'envolera vers la montagne de Sion. Elle ne reste dans le monde que par affection pour moi, et je sais que sa place est marquée dans le couvent où elle a été élevée. Je m'en irai donc tranquille vers le bon Dieu. Mais ne parlons pas de cela. Voilà les yeux de mon modèle qui rougissent. De grâce, mademoiselle, ne pleurez pas. *Sainte Marie des Fleurs* n'est pas *Mater dolorosa*.

“ Mon père vint voir le tableau qui s'achevait, mais en sortant il nous dit :

“ — Je crains bien que votre peintre ne termine pas son œuvre.

“ Il ne se trompait pas. Le lendemain Anna nous envoya dire que son père était bien malade. Il mourut deux jours après, les yeux fixés sur *Sainte Marie des Fleurs*.

“ Il avait dit à sa fille :

“ — Tu remercieras pour moi mon aimable modèle et sa bonne mère, et tu leur donneras une de mes études. J'aurais voulu finir mon tableau, mais rien ici-bas ne doit être complet. Dieu l'a voulu ainsi pour nous montrer que notre but est hors de ce monde. Mon rêve s'achèvera au ciel.

“ Je te donne *Sainte Marie des Fleurs*, ma fille. Le prix que ma mort va lui assigner formera ta dot de religieuse.

“ Les tableaux d'Herbert furent vendus. Comme toujours les amateurs couvrirent d'or quelques toiles restées à l'atelier, et

celles que les marchands avaient jadis achetées à vil prix. *Sainte Marie des Fleurs*, toute inachevée qu'elle fût, atteignit un prix considérable. Elle fut achetée par un prince russe qui l'emporta à Saint-Pétersbourg. Je ne savais pas que ce tableau était revenu en France, et en le retrouvant ce matin à l'hôtel Lambert, j'ai été surprise et tout le passé est revenu à ma mémoire. Pauvre Herbert ! Que d'artistes ont souffert comme lui ! Mais Linette dort depuis longtemps. Emporte-la, ma fille. Allez, mes enfants, je suis fatiguée, et je vais tâcher de faire comme Linette."

— Bonne maman, dit une jeune fille, qu'est devenue Anna ?

— Mère Marie-Anna de Sion est depuis bien des années en Terre-Sainte, ma fille. Je ne l'ai plus revue. Bonsoir, mes enfants.

Ils l'embrassèrent tous et s'éloignèrent. La bonne maman, restée seule, songea quelque temps, puis se mit à prier Dieu. En se relevant, elle se vit dans la glace, et faut-il l'avouer ? des larmes involontaires coulèrent sur ses joues pâlies, et elle se surprit à pleurer sa beauté d'autrefois. Heureuse entre toutes elle n'avait jamais fait mauvais usage de ce don charmant ; elle était encore aimée, elle voyait reflurir sur le visage de ses filles et de ses petits-enfants les grâces de sa jeunesse. Mais, enfin, elle n'était plus belle, et il faut lui pardonner d'avoir un instant pleuré la fugitive couronne que les années effeuillent si vite, et que le peintre de *Sainte Marie des Fleurs* n'avait pas eu le temps d'immortaliser.

LE TRÈS SAINT SACRIFICE

EXPLICATION DES PRIÈRES ET DES CÉRÉMONIES DE LA SAINTE MESSE

PAR MM. P. FEUCHOT ET CH. SAUVÉ, S. S.

Ouvrage faisant suite à la Sainte Messe du P. de Cochem.

1 vol. in-12..... \$0.63

LE SUFFRAGE DE DEMAIN

Régime électoral d'une Démocratie organisée

PAR EUGÈNE DUTHOIT

PROFESSEUR A LA FACULTÉ LIBRE DE DROIT DE LILLE

1 vol. in-12..... \$0.88

A. M. D. G.

GUERRE A SATAN

L'ÉTERNEL ENNEMI DU GENRE HUMAIN

PAR UN MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE

1 fort vol. in-8.....\$0.60

La vie de l'homme sur la terre, Job nous l'apprend, n'est rien moins qu'une lutte continuelle. D'un côté Jésus-Christ et ses anges nous invitent à nous ranger sous l'étendard de la croix pour servir Dieu et combattre les puissances des ténèbres, nous promettant, pour prix de notre fidélité et de la victoire, la couronne de la vie éternelle; de l'autre Satan et ses compagnons de révolte, jaloux du domaine que Jésus-Christ a acquis sur nos âmes, nous sollicitent sans cesse à renier sa royauté et à renoncer à son service, pour suivre leurs suggestions perverses, faisant miroiter à nos yeux des plaisirs et des honneurs imaginaires, mais ne nous réservant, en réalité, qu'une éternité malheureuse. "Et c'est un grand honneur pour l'homme, remarque Charles Sainte-Foi, que le ciel et l'enfer, Dieu et Satan, les anges et les démons se disputent ainsi sa conquête et sa possession, et qu'ils l'estiment assez pour entrer directement en lice à son sujet."

Il est vrai de dire qu'il s'est passé un temps où les démons ont évité, au moins en Europe, d'attirer l'attention du genre humain. La philosophie du dix-huitième siècle mit en vogue le matérialisme le plus grossier, et accoutuma les peuples à ne plus croire qu'aux choses visibles ou palpables. Alors Satan voulut bien se contenter de rester dans l'oubli aussi longtemps que Dieu lui-même serait oublié. Mais le matérialisme est trop absurde pour durer longtemps. La lumière de la foi, un moment obscurcie par les nuages du scepticisme matérialiste, brilla bientôt d'un nouvel éclat, et l'esprit du mal reparut aussitôt sur la scène, redoublant d'acharnement contre l'Auteur de la nature, dont la croyance et le culte commençaient de reprendre leur place dans la société, réveillée de sa léthargie par le cri de la conscience jusque-là étouffé, ainsi que par la trompette retentissante de l'Eglise qui, comme dans ses plus grands jours de deuil, sonnait partout l'alarme.

Nous devons donc reconnaître, avec l'auteur déjà cité, que "jamais peut-être l'action du démon n'a été plus profonde ni plus sensible qu'aujourd'hui. Il se passe au fond de la société, dans ces abîmes de ténèbres et de corruption qui touchent à l'enfer, il se passe des choses monstrueuses, inconnues, grâce à Dieu, pour

la plupart des hommes, des choses qui feraient désespérer de l'avenir du monde, et sembleraient donner raison à ceux qui croient que la fin des temps est proche, si, à côté de ces prodiges du mal, le bien n'avait aussi ses héros et ses miracles. Le culte de Satan est formellement constitué et pratiqué en Europe, surtout dans certaines parties et dans certaines villes où l'impiété et l'athéisme ont fait plus de progrès. Ce culte s'est allié la démagogie, et recrute ses adeptes parmi les tristes victimes de ses théories, qui ne tendent à rien moins qu'au renversement de toutes les choses divines et humaines."

"Longtemps, ajoute le R. P. Berthe, en public comme dans leurs premières loges, ils dissimulèrent l'inférieure conjuration. parce que ni les peuples ni les rois n'avaient assez progressé pour la comprendre ; mais aujourd'hui qu'ils règnent sur presque tous les trônes et gouvernent les parlements et les ministres, ils travaillent à ciel ouvert... Nous connaissons aujourd'hui la Franc-Maçonnerie, ses institutions, ses rituels, ses initiations exécrables, ses serments dont l'enfer seul a pu donner les formules, et le tout se résume dans le blasphème de Proudhon, l'enfant terrible de la secte :

"Moi, je dis : le premier devoir de l'homme intelligent est de chasser incessamment l'idée de Dieu de son esprit et de sa conscience. Esprit menteur, Dieu imbécile, ton règne est fini ; cherche parmi les bêtes d'autres victimes. Te voilà détrôné et brisé !... Viens, Satan, viens, calomnié des prêtres et des rois, que je t'embrasse, que je te serre sur ma poitrine. Il y a longtemps que tu me connais et que je te connais. Tes œuvres, ô le béni de mon cœur ! ne sont pas toujours ni belles, ni bonnes, mais elles seules donnent un sens à l'univers et l'empêchent d'être absurde... Dieu, c'est hypocrisie et mensonge ; Dieu, c'est tyrannie et misère ; Dieu, c'est le mal ! Toi seul, Satan, ennoblis le travail et mets le sceau à la vertu."

Hélas ! la parole du blasphémateur n'a trouvé que trop d'écho dans les cœurs dépravés des chevaliers de l'équerre et du triangle. "Guerre à Dieu, voilà le progrès !" a osé hurler l'un des suppôts de Satan. "Le cléricalisme, voilà l'ennemi !" s'est écrié l'un des leaders du mouvement maçonnique, aux applaudissements de tous les sectaires. Et, afin qu'on ne se méprenne pas à leur dessein, la loge a eu soin d'expliquer à ses membres qu'elle use du mot *cléricalisme* comme d'un leurre pour ceux qui conservent encore un certain attachement à l'Eglise catholique, mais qu'en pratique, cléricalisme et catholicisme sont synonymes pour tout vrai franc-maçon.

Ces infernales vociférations n'annoncent-elles pas sur la terre, parmi les hommes, une rébellion analogue à celle qui eut lieu autrefois au ciel parmi les anges et qui provoqua de la part du prince de la milice céleste ce cri d'indignation : "Michaël ?" c'est-à-dire : Qui est semblable à Dieu ? Tel fut le cri de ralliement qui groupa autour de saint Michel tous les anges fidèles pour combattre et terrasser les esprits superbes et rebelles.

Il doit y avoir aussi un cri de ralliement pour les hommes qui veulent décidément rester fidèles à leur Dieu et lutter courageusement contre les orgueilleux suppôts des anges déchus. Au cri diabolique de "Guerre à Dieu !" répondons hautement : Guerre à Satan ! Au cri de "Le cléricalisme, voilà l'ennemi !" crions à être entendus de tout le monde : La Franc-Maçonnerie, voilà l'ennemi !

Aussi le petit ouvrage que nous offrons au public est-il principalement destiné à faire appel aux catholiques de bonne volonté contre le prince des ténèbres et sa synagogue, la Franc-Maçonnerie, dont le plan avoué consiste à s'unir au démon pour propager la révolution, cette œuvre satanique ; et le triomphe à renverser l'Eglise, c'est-à-dire le royaume de Jésus-Christ sur la terre.

Mais la Franc-Maçonnerie, si funeste qu'elle soit à la société, n'est pas le seul moyen qu'emploie Satan pour perdre les hommes ; ce serpent antique a encore recours à une foule d'artifices pour tendre des pièges à la simplicité des âmes droites et les enlacer, comme à leur insu, dans le réseau de ses filets. Voilà pourquoi nous avons pris à tâche de poursuivre l'ennemi du genre humain dans toutes ses embuscades, afin de démasquer son infernale tactique et de prémunir les fidèles contre ses divers stratagèmes si habilement déguisés.

Sans doute, en lisant dans ce livre tant de faits merveilleux, qui cadrent mal avec les idées sceptiques de notre époque, plusieurs nous accuseront d'un excès de crédulité. Pour nous disculper à ce propos, nous croyons ne pouvoir mieux faire que de reproduire ici les observations que fait saint Alphonse de Liguori dans les *Gloires de Marie*.

"On voit des gens, dit-il, qui se vantent d'être sans préjugés et se font gloire de n'ajouter foi qu'aux miracles consignés dans les saintes Écritures ; quant aux autres, ils les regardent comme des récits fabuleux et des contes de bonnes femmes." Un auteur savant et pieux, le Père Jean Crasset, fait à ce sujet une réflexion fort juste : il dit qu'autant les gens de bien sont disposés à croire les miracles, autant les hommes pervers sont portés à s'en moquer ; et il ajoute que, comme ce serait une faiblesse de tout croire sans distinction, de même rejeter des miracles attestés par des témoins graves et pieux, c'est ou une infidélité, si l'on juge les miracles impossibles à Dieu, ou une témérité, si l'on refuse de croire à de pareils témoignages. Nous pouvons ajouter foi aux récits d'un Tacite, d'un Suétone, et nous pourrions, sans témérité, rejeter ceux d'auteurs chrétiens qui ne manquent ni de science ni de probité ? "Il y a moins de danger, disait le Père Canisius, à croire et à admettre ce qui est rapporté avec quelque probabilité par des personnes pieuses, sans être contesté par les savants, et sert d'ailleurs à édifier le prochain, qu'à le rejeter avec un esprit dédaigneux et téméraire."

Ces observations, faites par des auteurs d'un tel poids, justifient suffisamment, nous semble-t-il, la liberté que nous avons prise

de rapporter, pour l'édification du lecteur, un si grand nombre de traits prodigieux, écartant soigneusement ceux dont l'authenticité ne nous paraissait pas assez établie.

Néanmoins, pour nous conformer entièrement au décret d'Urban VIII, nous déclarons que les faits relatés dans cet ouvrage, sur lesquels l'Eglise ne s'est pas prononcée, n'ont d'autre fondement que la foi humaine, et que nous soumettons humblement le tout au jugement infaillible du Siège Apostolique, auquel seul appartient la décision de pareilles matières.

Nous avons composé ce petit ouvrage d'après le conseil de quelques zélés missionnaires, nos frères dans l'apostolat, et nous osons l'offrir, malgré ses imperfections, à tous ceux qui ont à cœur de combattre le mouvement satanique qui envahit notre malheureuse société, et de se préserver eux-mêmes des artifices innombrables du malin esprit, l'éternel ennemi du genre humain ; mais nous l'offrons principalement à l'enfance et à la jeunesse, dont l'âme est, aujourd'hui, menacée d'une incrédulité et d'un athéisme effrayants. Daigne l'Auteur de tout bien bénir notre humble travail et en faire un instrument de régénération et de salut pour notre chère et infortunée patrie !

LE CHEMIN DU CIEL ÉCLAIRÉ ET APLANI

Ou lettres de direction recueillies et mises en ordre

PAR L'AUTEUR DE "ALLONS AU CIEL"

2 vol. in-12..... \$1.50

DANS LA PRIÈRE ET DANS LA LUTTE

Poésies, par François Coppée

Dixième édition

1 vol. in-12..... \$0.75

LA BONNE SOUFFRANCE

Par François Coppée

1 vol. in-12..... \$0.88

L'ÉVANGILE DU CŒUR DE JÉSUS

Par l'abbé HENRY BOLO

1 vol. in-12..... \$0.63

LA SAINTE MESSE

PAR LE RÉV. P. MARTIN DE COCHEM

Des Frères Mineurs Capucins

SEULE TRADUCTION FRANÇAISE AUTORISÉE

AVEC L'APPROBATION DE SON EXCELLENCE MGR FERRATA, NONCE APOSTOLIQUE, DE LL.
EE. LES CARDINAUX BOURRET ET LECOT, DE NN. SS. LES ARCHEVÊQUES ET
ÉVÊQUES DE LYON, GRENOBLE, MOULINS, MEAUX, NIMES, VERDUN,
AGEN, BELLEY, ETC.

Préface par le T. R. P. Monsabré

Des Frères Prêcheurs

Sixième édition, revue et corrigée.

1 vol. in-12..... \$0.63

CHAPITRE PREMIER

DE L'ESSENCE DE LA SAINTE MESSE

La sainte Messe est nommée en latin *Sacrificium*. Ce mot désigne tout ensemble une immolation et une offrande. Le sacrifice est un tribut offert à Dieu seul, par un de ses serviteurs spécialement consacrés, pour reconnaître et affirmer la souveraineté du Tout-Puissant sur les créatures.

Que le sacrifice, ainsi expliqué, ne convienne qu'à Dieu seul, saint Augustin nous le prouve par l'usage universel et constant de tous les peuples. "Qui a jamais pensé, dit-il, qu'on puisse offrir des sacrifices à d'autres qu'à Celui qu'on reconnaît pour Dieu ou qu'on donne pour tel ?" Le même Père dit encore ailleurs : "Le démon ne demanderait à ses adorateurs aucun sacrifice, s'il ne savait que le sacrifice appartient à Dieu seul. Beaucoup de tyrans se sont attribué des prérogatives divines ; très peu ont ordonné qu'on leur sacrifiât, et ceux qui l'ont osé cherchaient à se faire passer pour des dieux."

Suivant la doctrine de saint Thomas, c'est une loi si naturelle de sacrifier au Dieu tout-puissant que l'homme y est porté de lui-même.

Nous ne voyons pas, en effet, qu'Abel, Noé, Abraham, Job et les autres patriarches aient eu besoin pour cela d'un ordre ou d'une particulière inspiration d'en Haut.

Non seulement les vrais croyants ont spontanément sacrifié à Dieu, mais les païens l'ont fait également pour honorer leurs idoles. Le Seigneur a commandé aux Israélites, dans la loi qu'il leur a donnée, de lui offrir un sacrifice quotidien, qu'ils entourent aux grandes fêtes d'une solennité particulière. Ils ne devaient pas se contenter d'immoler des agneaux, des brebis, des veaux et des bœufs, mais ils devaient encore les offrir avec des cérémonies spéciales accomplies par des prêtres. Ceux-ci, pendant le chant des psaumes et au son de la trompette, égorgaient les animaux, les dépouillaient, en répandaient le sang et en brûlaient la chair sur l'autel. Tels étaient les sacrifices judaïques, par lesquels

le peuple choisi rendait au Très-Haut les honneurs qui lui sont dus, et confessait ainsi que Dieu est le vrai maître de toute créature.

Tous les peuples ont montré combien le sacrifice est en harmonie avec les propensions de la nature humaine, en le mettant au nombre des pratiques exclusivement réservées au culte de la Divinité. Il était donc nécessaire que le Sauveur instituât pareillement un sacrifice pour son Eglise. Le plus simple bon sens dit en effet que Jésus-Christ n'a pu priver les vrais croyants de cette forme suprême de l'adoration : autrement l'Eglise serait inférieure au judaïsme, dont les sacrifices étaient si magnifiques que les gentils venaient des pays lointains pour en contempler le spectacle, et que quelques rois païens ont pourvu aux frais qu'ils entraînaient, comme nous le voyons dans l'Ecriture sainte.

Quant au sacrifice, tel que l'a institué Notre-Seigneur dans son Eglise, voici ce que nous enseigne le Concile de Trente : " Sous l'Ancien Testament, selon le témoignage de saint Paul, le sacerdoce lévitique était impuissant à produire la perfection ; il fallut donc — le Père des miséricordes le voulant ainsi — qu'il se levât un autre prêtre selon l'ordre de Melchisédech, qui pût rendre accomplis et parfaits tous ceux qui devaient être sanctifiés. Celui-ci, qui n'est autre que Jésus-Christ, notre Dieu et notre Maître, voulant laisser à l'Eglise, sa chère épouse, un sacrifice visible, qui représentât le sacrifice sanglant qu'il devait offrir une fois sur la Croix, en perpétuât le souvenir jusqu'à la fin des temps et en appliquât la vertu salutaire à la rémission de nos fautes quotidiennes, se déclarant constitué prêtre selon l'ordre de Melchisédech, dans la dernière Cène, et la nuit même qu'il fut livré, offrit à Dieu son Père, sous les espèces du pain et du vin, son corps et son sang, les donna à recevoir, sous les symboles des mêmes aliments, aux Apôtres, qu'il établissait alors prêtres du Nouveau Testament, et leur ordonna, à eux et à leurs successeurs dans le sacerdoce, de renouveler cette oblation, par ces paroles : " Faites ceci en mémoire de moi ", comme l'Eglise catholique l'a toujours compris et enseigné.

L'Eglise nous commande donc de croire que Notre-Seigneur, à la dernière Cène, non seulement a transubstantié le pain et le vin en son corps et en son sang, mais encore qu'il les a offerts à Dieu le Père, et qu'il a institué ainsi le sacrifice du Nouveau Testament dans sa propre personne, exerçant par là son ministère de prêtre selon l'ordre de Melchisédech. La Sainte Ecriture dit : " Melchisédech, roi de Salem, offrit du pain et du vin, car il était prêtre du Tout-Puissant, et il bénit Abraham." A la vérité, le texte ne dit pas expressément que Melchisédech ait sacrifié à Dieu ; mais, dès le commencement, l'Eglise l'a compris et les saints Pères l'ont interprété de cette manière. David l'avait affirmé en disant : " Le Seigneur l'a juré, et il ne se rétractera pas : tu es prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech." Que Melchisédech et Notre-Seigneur aient sacrifié véritablement, nous le concluons d'après saint Paul : " Tout pontife est établi pour offrir des dons et des victimes." Le même Apôtre s'exprime

enc
est
d'o
" Q
qui
pas
neu
auj
I
tife
des
con
l'in
offe
il le
hol
sac
si J
l'or
Mel
que
et o
N
fait
Da
cett
à sc
dis
pre
en t
sera
D
pa
bes
n'a
cas,
me
aut
ave
se r
mèr
L
vrai
tach
sou
phè
M
(prè
l'ave
au c

encore plus clairement : " Tout pontife pris parmi les hommes est établi pour les hommes en ce qui se rapporte à Dieu, afin d'offrir des dons et des sacrifices pour les péchés." Il ajoute : " Que personne ne s'attribue cette dignité, mais seulement celui qui est appelé de Dieu, comme Aaron. En effet, le Christ ne s'est pas glorifié lui-même pour devenir pontife, mais il a reçu cet honneur de son Père, qui lui dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui, tu es prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech."

Il est donc clair que Jésus-Christ et Melchisédech ont été pontifes, et que tous deux ont, à ce titre, offert à Dieu des dons et des sacrifices. Melchisédech n'a immolé à Dieu aucun animal, comme faisaient Abraham et les croyants d'alors ; mais il a, par l'inspiration du Saint-Esprit et contrairement à l'usage du temps, offert le pain et le vin avec des cérémonies et des prières spéciales ; il les a élevés vers le Ciel et offerts au Tout-Puissant en agréable holocauste. Ainsi mérita-t-il d'être la figure du Christ, et son sacrifice, l'image du Sacrifice de la loi nouvelle. Et c'est pourquoi, si Jésus-Christ a été sacré prêtre par Dieu le Père — non selon l'ordre d'Aaron, qui immolait des animaux, mais selon l'ordre de Melchisédech, qui offrait le pain et le vin — il est aisé de conclure que, pendant sa vie mortelle, il a exercé son ministère sacerdotal et offert un sacrifice de pain et de vin.

Mais alors se pose cette question : Quand Notre-Seigneur a-t-il fait l'office de prêtre selon l'ordre de Melchisédech ? J'y réponds. Dans l'Évangile, on ne dit rien qui se rapporte à une offrande de cette nature, en dehors de la dernière Cène. " Comme ils étaient à souper, Jésus prit du pain, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples en disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps. Ensuite, prenant le calice, il rendit grâces et le leur donna en disant : Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle Alliance qui sera versé pour la rémission des péchés d'un grand nombre."

Dans ces paroles, il n'est pas dit que Jésus-Christ ait offert le pain et le vin ; mais le contexte est si clair qu'il n'y avait pas besoin d'en faire une mention formelle. Au reste, si Jésus-Christ n'a pas offert alors le pain et le vin, il ne l'a jamais fait. Dans ce cas, il n'aurait pas été prêtre selon l'ordre de Melchisédech, et je me demande ce que signifierait le langage de saint Paul : " Les autres prêtres ont été établis sans serment, mais celui-ci l'a été avec serment. Dieu lui ayant dit : Le Seigneur l'a juré, et il ne se rétractera pas : tu es prêtre pour l'éternité... Celui-ci, par là même qu'il demeure éternellement, possède un sacerdoce éternel."

L'Église a donc, au Concile de Trente, donné l'interprétation vraie, et le sacrifice nouveau est le véritable sacrifice, pur et sans tache, que nulle indignité, nulle malice du sacrificateur ne peut souiller, celui que le Seigneur a annoncé par la bouche du prophète Malachie, comme devant être offert partout en son nom.

Malachie fait ainsi parler le Dieu des armées : " En vous (prêtres de l'ancienne Alliance) j'ai cessé de me complaire, et, à l'avenir, je ne recevrai de vos mains aucun don, car, de l'orient, au couchant, mon nom est grand parmi les nations, et un sacri-

fice pur est offert en mon nom en tous lieux." Ce texte a été considéré par tous les Pères comme une prophétie du très saint Sacrifice de la Messe. En effet, cette prédiction n'a pas été accomplie dans l'Ancien, mais seulement dans le Nouveau Testament ; comme c'est aussi dans le Nouveau que fut réalisée la promesse faite par Dieu le Père à Notre-Seigneur : "Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui. Demande-le-moi et je te donnerai les nations en héritage." Nous savons tous que cet oracle s'accomplit quand les Apôtres convertirent les païens.

La prophétie de Malachie ne peut s'appliquer expressément au sacrifice que Notre-Seigneur consumma sur la Croix, comme le prétendent à tort les hérétiques, car ce sacrifice-là n'a pas été offert en tous lieux, selon l'affirmation du prophète, mais dans un seul endroit : sur la montagne du Calvaire. Elle ne peut s'appliquer davantage ni à nos prières ni à nos bonnes œuvres, car ni les unes ni les autres ne sont un sacrifice pur, mais bien une offrande impure, ainsi que le reconnaissent les hérétiques eux-mêmes et que le proclame Isaïe : " Nous sommes tous impurs, et les œuvres de notre justice sont comme un drap souillé."

Donc la prophétie doit s'entendre exclusivement de la sainte Messe, qui est l'unique sacrifice du Nouveau Testament, sacrifice entièrement pur, que Jésus-Christ offre à Dieu son Père en tout temps et en tous lieux par les mains des prêtres. Notre-Seigneur est le seul pontife parfait et souverain ; les prêtres ne sont que ses ministres ; ils ne font que lui prêter leurs mains et leur bouche. Jésus-Christ, en effet, étant invisible, et le sacrifice devant être visible afin que les hommes puissent s'y associer, il fallait nécessairement recourir au ministère des prêtres. De plus, ce sacrifice aura lieu jusqu'à la fin du monde, et ne cessera qu'à l'arrivée de l'Antéchrist.

Les hérétiques nous objectent que le mot *Messe* ne se trouve pas dans l'Écriture Sainte. Soit, mais le mot *Trinité* ne s'y rencontre pas non plus. Sommes-nous dispensés pour cela de croire à cet auguste mystère ? L'Écriture ne prescrit pas davantage le repos dominical ni le baptême des petits enfants, et cependant ce sont autant d'obligations strictes. Si le mot *Messe* ne figure pas dans la Bible, nous le lisons dans les ouvrages des papes, tels que saint Clément, troisième successeur de saint Pierre, saint Evariste et saint Alexandre, qui ont vécu dans le 1er siècle. Saint Augustin, saint Ambroise, saint Jean Chrysostome et beaucoup d'autres emploient le mot *Messe* lorsqu'ils parlent du sacrifice du Nouveau Testament. Saint Ambroise écrit, dans une de ses lettres : " Je restai dans mon ministère, je commençai à dire la sainte Messe et, pendant le Sacrifice, je priai Dieu de daigner venir à notre secours."

Saint Augustin s'en sert incidemment. " Dans les leçons que nous lisons à la Messe, dit-il, nous reconnâtrons, etc..." Remarquez que la manière dont ces deux Pères ont employé le mot *Messe* prouve que l'usage en était alors général.

La tradition nous apprend que les Apôtres eux-mêmes ont offert le Sacrifice de la Messe. Saint Matthieu fut tué à l'autel pendant

qu'il célébrait les saints mystères. Saint André, d'après la légende, disait au juge *Ægeas* : Je sacrifie chaque jour au Dieu tout-puissant non pas la chair des taureaux ni le sang des boucs, mais l'Agneau immaculé. Nous avons encore, de saint Jacques et de saint Marc, des liturgies de la Messe, c'est-à-dire des prières et des cérémonies relatives au saint Sacrifice. Nous les trouvons dans le 1er volume de la *Bibliothèque des Pères* ; l'une fut en usage à Jérusalem et l'autre à Alexandrie, en Egypte.

La partie de la Messe appelée Canon, qui va du *Sanctus* à la *Communion*, nous vient de saint Pierre ; quelques phrases seulement furent ajoutées plus tard, par de saints papes, au texte primitif. Preuve évidente que, dès les premiers temps, la Messe fut en usage dans l'Eglise, et qu'elle y a toujours été reconnue sous ce nom comme le vrai sacrifice du Nouveau Testament.

Voyons maintenant comment la sainte Messe a été attaquée par les hérétiques.

Les tempêtes furieuses que le démon suscita à différentes époques contre cet adorable Sacrifice en démontrent la haute importance. On s'explique aisément qu'il n'ait pas été attaqué dans son essence pendant les dix premiers siècles. Les Juifs et les païens étant habitués à considérer le sacrifice comme le centre de toute religion, les hérésies, même les plus détestables, étaient obligées de respecter en principe celui des Chrétiens ; autrement tout le monde se serait détourné avec horreur. L'ennemi devait se préparer de longue main avant de tenter quelque chose de si audacieux.

Le premier instrument dont il se servit fut l'orgueilleux et parjure Bérenger, de Tours, qui vivait de 1015 à 1088. Encore faut-il ajouter que ce malheureux revint à la vraie doctrine huit ans avant sa mort, et qu'il s'éteignit, plein de repentir, dans le sein de l'Eglise catholique. Mais ce qu'il avait semé germa secrètement, et, quelques années plus tard, les fruits s'en montrèrent chez les Albigeois. Cette secte immorale et impie déclama violemment contre la sainte Messe, surtout contre la Messe privée, et ceux qui la célébraient furent victimes de crimes sans nombre. Le Bienheureux Césaire de Heisterbach, contemporain de la persécution, puisqu'il mourut en 1240, nous raconte l'histoire suivante :

Les Albigeois punissaient de la manière la plus sévère les prêtres qui disaient des Messes privées. Or, un pieux ecclésiastique, brûlant de zèle pour l'honneur du saint Sacrifice, ne se laissa détourner ni par les défenses ni par les menaces de l'accomplissement de son ministère. Les hérétiques l'apprirent, et le magistrat, l'ayant fait amener devant son tribunal, l'interrogea en ces termes : Il nous a été affirmé que, malgré notre défense expresse, tu as dit une Messe privée, et qu'ainsi tu as commis un grand crime. Est-ce vrai ? Le prêtre dit sans crainte : Je vous répondrai comme les saints Apôtres, lorsque le conseil des Juifs leur demanda si, malgré la défense portée, ils avaient prêché Jésus-Christ : Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Voilà pourquoi, en dépit de vos injustes lois, j'ai dit la Messe en l'honneur de Dieu et de sa sainte Mère. Les juges furent tellement

irrités de cette fière confession qu'ils accablèrent d'injures le prêtre zélé, le maltraitèrent, et, à la fin, lui firent arracher la langue par le bourreau, devant tout le peuple. Le martyr supporta ce traitement horrible avec une grande patience, et, la bouche inondée de sang, alla à l'église, s'agenouilla devant l'autel sur lequel il avait célébré, puis se plaignit humblement à la sainte Vierge. Ne pouvant parler, il se recommanda du fond du cœur à la protection de cette Mère de miséricorde. Nous ne dirons pas comment il fut secouru. Il nous suffit de montrer avec quelle rage infernale les hérétiques poursuivaient les prêtres chez lesquels le zèle de la foi était plus fort que la crainte des tourments.

On peut se convaincre de la vérité de ce récit par les paroles que le Bienheureux Césaire a placées en tête de son livre d'exemples : " Je prends Dieu à témoin, dit-il, que je n'ai rapporté ici que ce que j'ai vu de mes yeux, ou entendu de la bouche d'hommes qui auraient mieux aimé mourir que mentir." Dieu a opéré, pour donner une sanction nouvelle à la sainte Messe, un grand nombre de miracles analogues. Le Bienheureux Césaire en relate une cinquantaine. Lisez son ouvrage, en fortifiant votre foi il augmentera votre dévotion au saint Sacrifice.

La doctrine qui attaquait l'holocauste de la Nouvelle Alliance menaçait en même temps l'ordre civil et politique ; c'était les armes à la main qu'elle voulait propager ses erreurs impies. Ce fut aussi par les armes qu'elle finit selon cette parole du Maître : " Quiconque frappera par l'épée périra par l'épée." Presque entièrement détruite par une guerre qui dura de 1209 à 1227, elle disparut bientôt après de la surface de la terre.

Quand le démon s'est mis en campagne, il n'abandonne pas la lutte de sitôt. Une hérésie succombe, une autre lui succède. Si, par la raison que nous avons donnée plus haut, les premiers hérésiarques n'osèrent pas attaquer le saint Sacrifice, on ne vit, dans la suite, surgir aucune erreur qui n'y portât atteinte.

L'infortuné Martin Luther avait commencé, dès 1517, à se séparer de l'Eglise, au sein de laquelle il avait jusque-là coulé une vie tranquille. Toutefois, il ne renia ce mystère divin que bien des années plus tard, sous l'inspiration du démon. Afin que personne n'en doutât, Dieu a voulu que le misérable fit l'aveu de son ignominie en retraçant de sa propre main la longue dispute qu'il eut à ce sujet avec Satan. Je n'en dirai ici que peu de chose.

Voici ce qu'il écrit dans son livre *de la Messe basse et de la consécration sacerdotale* : " Il m'arriva une fois de m'éveiller tout d'un coup vers minuit, et le diable commença ainsi à disputer avec moi : " Sais-tu, savant docteur Luther, que tu as dit presque journallement pendant quinze ans une Messe privée ?... Et si une telle Messe était une affreuse idolâtrie ?... Et si le corps et le sang du Christ n'avaient pas été présents ?... Et si tu n'avais adoré que du pain et du vin ? Je lui répondis : J'ai été fait prêtre, consacré, oint et ordonné par l'évêque, et j'ai agi par obéissance envers mes supérieurs. Pourquoi n'aurais-je pas consacré, si j'ai sérieusement prononcé les paroles du Christ et célébré la Messe ? Le démon

rép
to
me
ord
Tu
n'a
tou
jug
Ma
et t
ni t
et o
En
dis
Qua
l'a e
de l
par
de l
men
n'êt
j'av
com
V
Sata
bon
l'Ég
le dé
dét
d'ou
Le
les C
après
qu'il
Ains
Je
vais
drait
n'a é
ont d
dévo
est d
sacri
aurai
damm
gage,
Fulge
moins
s'est p
d'agre

répliqua : Bien ! mais les Turcs et les païens agissent aussi en tout dans leurs temples par obéissance, ils accomplissent sérieusement leurs cérémonies. Et, maintenant, si ta consécration et ton ordination étaient fausses, comme est faux le culte des infidèles ? Tu sais bien qu'autrefois, quand tu professais le papisme, tu n'avais ni connaissance du Christ ni vraie foi... car, de même que tous les prêtres et tous les évêques, tu tenais le Christ pour un juge sévère, et, afin de parvenir jusqu'à lui, tu avais recours à Marie et aux Saints. Ceux-ci étaient des intermédiaires entre lui et toi, et tu lui dérobaux ainsi l'honneur qui lui est dû ; ni le Pape ni toi ne pouvez le nier. C'est pourquoi, te dis-je, étant ordonnés et oints comme des païens, comment pourriez-vous avoir consacré ? En cette angoisse, je voulus me défendre, continue Luther, et je dis (ainsi que j'étais habitué à le faire lorsque j'étais papiste) : Quand même je n'aurais pas eu, moi, la vraie croyance. l'Eglise l'a et cela me suffit ? Satan reprit : Mais où est-il écrit que la foi de l'Eglise puisse te servir ? Tu ne peux prouver cela par la parole de Dieu, et je puis affirmer, moi, que tout l'enseignement de l'Eglise catholique n'est qu'un tissu d'erreurs. Le démon menteur dit cela et beaucoup d'autres choses que j'abrège pour n'être pas trop long. Vaincu par sa parole, je finis par avouer que j'avais péché en cé ébraux la Messe, et encouru la damnation comme Judas."

Voyez, l'homme aveugle reconnaît qu'il a reçu ses leçons de Satan. Il savait bien cependant que celui-ci hait tout ce qui est bon et n'enseigne que le mal. Ah ! si, au lieu de penser comme l'Eglise, Luther avait vu dans la Messe une pratique superstitieuse, le démon se serait bien gardé d'argumenter contre lui. Loin de le détourner de l'autel, il l'aurait au contraire engagé à y monter, afin d'outrager Dieu davantage en multipliant les actes idolâtriques.

Les Luthériens ne furent pas les seuls à repousser la sainte Messe ; les Calvinistes, les Zwingliens et les autres sectes qui s'élevèrent après Luther, se joignirent à eux. Ils allèrent jusqu'à déclarer qu'ils tenaient pour une idolâtrie abominable ce sublime mystère. Ainsi parlent les Calvinistes dans leur catéchisme d'Heidelberg.

Je ne m'attarderai pas à réfuter ce blasphème, mais je ne pouvais le passer sous silence. Si les hérétiques disaient vrai, il faudrait conclure que, depuis la venue de Notre-Seigneur, personne n'a été sauvé. En effet, les Apôtres eux-mêmes et tous les prêtres ont dit la Messe, les Martyrs et les Confesseurs l'ont entendue avec dévotion et estimée comme l'œuvre la plus haute de la piété. Il est donc évident que, si elle était une idolâtrie et un désaveu du sacrifice unique de Jésus-Christ, les Apôtres et tous les Chrétiens auraient, en y participant, gravement offensé Dieu et mérité la damnation éternelle. Aucun homme sensé n'osera tenir ce langage, aucun non plus n'ajoutera foi à la doctrine calviniste. Saint Fulgence dit en propres termes : "Croyez fermement et sans le moindre doute que le Fils unique de Dieu, fait homme pour nous, s'est pour nous offert en sacrifice au Tout-Puissant, comme victime d'agréable odeur. C'est à lui, qui ne fait qu'un avec le Père et le

Saint-Esprit, que les patriarches, les prophètes et les prêtres de l'Ancien Testament offraient des sacrifices d'animaux ; c'est à lui aussi que maintenant, sous la loi nouvelle, la sainte Eglise catholique ne cesse d'offrir, dans la foi et la charité, le sacrifice du pain et du vin dans toute l'étendue de l'univers."

Jugez vous-même qui vous devez croire, de saint Fulgence, un des plus illustres disciples de saint Augustin, ou de Luther et Calvin, deux apostats.

Pierre de Cluny dit à ces deux hérésiarques : " Si le monde voulait recevoir vos nouvelles leçons, il arriverait sous l'ère de grâce ce qui ne s'est jamais produit au temps de la colère : les Chrétiens devraient cesser de sacrifier, et le culte de Dieu, qui a existé de tout temps, disparaîtrait entièrement de la surface du globe. Oui, ô ennemis de Dieu, l'Eglise affirme qu'elle ne peut subsister sans sacrifice ; en toute occasion, elle enseigne à ses enfants qu'elle n'en a pas d'autre que le corps et le sang de son Sauveur, et qu'elle renouvelle à chaque Messe, ce qu'il a fait lui-même une seule et unique fois par sa mort."

Veillons à ce qu'il ne nous arrive pas ce qui est arrivé aux hérétiques. Pour leur malheur, l'ennemi du genre humain les a privés de la sainte Messe. Ne pouvant nous la ravir entièrement, il s'efforce de nous aveugler et de nous engourdir, afin de nous retenir dans l'ignorance sur son efficacité. Avouons cependant que, si la malice de Satan n'est pas étrangère à la négligence qui empêche les hommes de s'instruire, il faut faire aussi une part considérable de responsabilité à la rareté des prédications, des instructions, des écrits sur cet auguste mystère. On ne l'explique pas aux fidèles, et on expose ainsi beaucoup de personnes à le méconnaître ou à y assister sans dévotion.

Pour remédier à ce mal, l'Eglise a ordonné aux pasteurs, par l'organe du Concile de Trente, de prêcher souvent sur le saint Sacrifice, d'expliquer eux-mêmes ou de faire expliquer par d'autres, pendant sa durée, quelques passages des prières qui y sont dites, ou de commenter quelque chose des mystères qu'il renferme, principalement les dimanches et les jours de fête."

Ce décret d'un concile œcuménique oblige tous les prêtres qui ont charge d'âmes ; cependant, il y en a peu qui s'en mettent en peine. La plupart n'en tiennent aucun compte, et causent ainsi un grand préjudice à l'Eglise. Le peuple, ignorant toute l'efficacité de la Messe, ne l'aime et ne l'estime pas, l'omet les jours de semaine, ne l'entend le dimanche et les fêtes qu'avec négligence et inattention, quand il ne la manque pas sans scrupule comme sans raison.

La cause principale de ce mal, c'est le silence des pasteurs. Ils en répondront devant Dieu, car s'ils se conformaient aux ordres de l'Eglise et parlaient au moins quelques fois chaque année sur un sujet si important, il serait impossible que le peuple n'appréciât pas très haut ce précieux trésor et ne lui fût pas très attaché. Rien, en effet, n'est plus utile que la sainte Messe. Que les Chrétiens s'en rendent compte, ils ne la manqueront pas si facilement, même les jours où l'audition n'en est pas obligatoire.

PÉDAGOGIE ET ENSEIGNEMENT

- A. B.**—Simples conseils aux jeunes filles sur les petites vertus et les petits défauts particuliers à leur âge, 1 vol. in-12..... 0.35
- Achille** (V. A.)—Le nouveau Vade-Mecum de l'Éducateur chrétien, ou résumé pratique de pédagogie et de méthodologie combinées, 2 vol. gr. in-8..... 1.00
—Traité théorique et pratique de méthodologie, 1 vol. in-8..... 1.75
- Bainvel** (R. P., S. J.)—Causeries pédagogiques, 1 vol. in-12..... 0.88
- Balme-Frezol** (l'abbé).—De l'instruction des femmes, ouvrage destiné aux mères et aux institutrices pour l'enseignement des jeunes filles, 1 vol. in-8..... 1.25
- Barbier** (R. P. E., S. J.)—L'initiative au collège, 1 vol. in-12..... 0.20
—La discipline dans les écoles secondaires libres, manuel pratique du surveillant, 1 vol. in-12..... 0.50
- Barbier** (l'abbé Paul).—La jeunesse chrétienne.
—1ère partie : Ses devoirs, 1 vol. in-16..... 0.50
—2ème partie : Ses tentations, 1 vol. in-16..... 0.50
—3ème partie : Ses sauvegardes, 1 vol. in-16..... 0.50
—4ème partie : L'avenir et la vocation, 1 vol. in-16..... 0.50
- Barneaud** (Chs).—Origines et progrès de l'éducation en Amérique. Etude historique et critique, 1 vol. gr. in-8..... 1.88
- Baunard** (Mgr).—Dieu dans l'école. Le collège chrétien, 2 vol. in-8...2,50
—Le collège St-Joseph de Lille (1881-1888). Discours, notices et souvenirs, 1 vol. in-8..... 1.25
- Berthier** (l'abbé J.)—Le jeune homme comme il le faut, 1 vol. in-18...0,38
- Berthier** (l'abbé).—La jeune fille et la vierge chrétienne à l'école des saints, 1 vol. in-18.....0.38
- Biervliet** (Mélanie Van).—De l'éducation dans les pensionnats de Demoiselles, 1 vol. in-12..... 0.75
—Entrée dans le monde. Lettres à mes élèves sur divers sujets de philosophie religieuse et morale, 1 vol. in-8..... 0.88
—Souvenirs du pensionnat, 1 vol. in-8..... 0.75
- Bourdon** (Mme).—Lettres à une jeune fille, 1 vol. in-12..... 0.25
- De Damas** (R. P.)—Le surveillant dans un collège catholique, 1 vol. in-12..... 0.50
- Dupanloup** (Mgr).—L'enfant, 1 vol. in-16 avec encadrements..... 1.00
—Lettres sur l'éducation des filles et sur les études qui conviennent aux femmes dans le monde, 1 vol. in-12..... 1.00
—De l'éducation, 3 vol. in-12..... 2.63
—De la haute éducation intellectuelle, 3 vol. in-12..... 2.63
- Fénelon**.—De l'éducation des filles, précédée d'un mémoire sur l'éducation des filles, 1 vol. in-16..... 0.25
—De l'éducation des filles, édition augmentée d'une préface, par P. A. Mazure, 1 vol. in-18..... 0.15
- Franco** (R.P.)—De l'éducation de l'enfance et de la jeunesse, 1 vol. in-12..... 0.40
- Gaume** (l'abbé J.)—Lettres à Mgr Dupanloup sur le paganisme dans l'éducation, 1 vol. in-8, 1,50, net. 0.75

- Ginon** (chanoine C.)—Des moyens de développer par l'éducation la dignité et la fermeté du caractère, 1 vol. in-16..... 0.35
- Girard** (J. T.)—Le livre de poche des jeunes gens et des hommes, 1 vol. in-32, 525 pages..... 0.25
- Gras** (Henri).—Famille et collège. De leur rôle dans l'éducation, 1 vol. in-8, 1.00, net..... 0.50
- Guibert** (l'abbé J.)—A l'entrée de la vie, 1 vol. in-18..... 0.20
—L'Éducateur apôtre, 1 vol. in-18. 0.50
- Horner** (l'abbé P.)—Guide pratique de l'Instituteur. Notions élémentaires de méthodologie, 1 vol. in-12..... 0.63
- Huguet** (le R. P.)—L'art de la conversation au point de vue littéraire et chrétien, 1 vol. in-12..... 0.40
—Des délassements permis aux personnes pieuses appelées à vivre dans le monde, 1 vol. in-12..... 0.50
—Jésus enfant et adolescent, modèle de l'enfance et de l'adolescence, 1 vol. in-12..... 0.45
- Joly** (Henri).—Pour entrer dans la vie, 1 vol. in-18..... 0.30
- Lacordaire** (R. P.)—Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne, 1 vol. in-32..... 0.35
—Lettres à des jeunes gens, recueillies et publiées par l'abbé H. Perreyve, 1 vol. in-12..... 1.00
- Lambert** (R. P. J.-M.)—Retraites évangéliques. Le jeune homme riche, 1 vol. in-12..... 0.63
—Jeunesse et vie chrétienne, 1 vol. in-12..... 0.50
—Les jeunes gens du Nouveau Testament, 1 vol. in-12..... 0.63
- Legouvé** (Ernest)—Une éducation de jeune fille, 1 vol. in-12..... 0.25
—Une élève de seize ans, 1 vol. in-12..... 0.75
- Les Pères et les enfants au XIXe siècle (adolescents), 1 vol. in-12.. 0.75
—Les Pères et les enfants au XIXe siècle (jeunesse), 1 vol. in-12... 0.75
—Nos filles et nos fils, scènes et études de familles, 1 vol. in-12. 0.75
- Libercier** (R. P.)—Les religieuses enseignantes et l'éducation des jeunes filles. Conseils de direction pour la vie religieuse et l'éducation, 1 vol. petit in-18..... 0.25
—L'éducation des jeunes filles. Instructions, avis, conseils, d'après Madame de Maintenon, 1 vol. in-12..... 0.75
—En entrant dans le monde. Conseils de vie chrétienne, 1 vol. in-18... 0.25
- Monfat** (le P. A.)—La pratique de l'éducation chrétienne, d'après les vrais principes, 1 vol. in-12..... 0.88
—La pratique de l'enseignement chrétien, 2 vol. in-12..... 1.75
—Les vrais principes de l'éducation chrétienne, 1 vol. in-12..... 0.88
- Nettement** (Alfred).—De la seconde éducation des filles, 1 vol. in-12. 0.75
- Olivier** (Th.).—Le questionneur de la jeunesse, ou l'année scientifique et amusante, 1 vol. gr. in-8 bro. 0.75
- Payot** (Jules).—Aux Instituteurs et aux Institutrices. Conseils et directions pratiques, 1 vol. in-12..... 0.88
- Sainte-Foi** (Charles).—Les heures sérieuses d'un jeune homme, 1 vol. in-32..... 0.35
- Tessier** (l'abbé Joseph).—Les grands jours du collège, 1 vol. in-12... 0.88
—La parole de l'Évangile au collège, 1 vol. in-12..... 0.88
—Les jeunes âmes, 1 vol. in-12... 0.88
—Le bon esprit au collège, 1 vol. in-12..... 0.88
- Vincent** (P.)—Cours de Pédagogie, 1 vol. in-12..... 0.75

ROBERT Maison de Finance

180 Rue Saint-Jacques
Edifice de la Banque d'Epargnes, Montréal

Cette maison fait une spécialité de placements sur propriétés religieuses et institutions publiques, au Canada et dans tous les Etats-Unis; évêchés, universités, collèges, couvents, hôpitaux. Aussi sur obligations ordinaires et amortissables, de chemins de fer, tramways électriques, municipalités scolaires, sociétés industrielles, etc.

PLACEMENTS.—Le fondateur de la maison, M. ANTOINE ROBERT, donne personnellement toute son attention aux placements pour ses clients européens.

Armand Doin 32 années d'expérience
Chapelier et Manchonnier
1584 rue Notre-Dame, Montréal
(vis-à-vis le Palais de Justice)
Fourrures prises en soin pendant l'été
Réparations faites avec soin et prix modérés.

J. et C. BRUNET & Cie, 147 Rue St-Laurent, Montréal
Téléphone Bell 496

Ferblantiers, Plombiers, Couvresse, Electriciens et Poseurs d'Appareils de Chauffage

Toutes réparations exécutées promptement et à des prix modérés,

SPÉCIALITÉ:—Pour la pose et les réparations des fournaises à eau chaude, à vapeur haute et basse pression, et des fournaises à l'air chaud, à des prix modérés.

DOMINION LINE

NAVIRES DU COURRIER

Faisant le voyage durant l'été,
toutes les semaines,

ENTRE

PORTLAND Me et LIVERPOOL

Prochains départs

POUR LIVERPOOL

VAISSEAUX RAPIDES

POUR PASSAGERS

Vancouver, Dominions, Cambreman

DOUBLES HÉLICES,

LUMIÈRE ÉLECTRIQUE,

VITESSE ET CONFORT

ACCOMMODEMENTS SUPERIEURS

Pour les passagers des cabines de 1ère et 2me classes et aussi pour ceux de l'entre-pont Grandes chambres bien aérées, et ponts spacieux pour promenades.

Patronné par Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Montréal.

Les prix de traversée océanique comprennent aussi le voyage gratuit en char d'ortoir de Montréal à Portland.

Pour plus amples informations concernant le passage, etc, s'adresser aux agents locaux de la Compagnie, où à

DAVID TORRANCE & CO;

Agents généraux

17, Rue Saint-Sacrement, 17.

Montréal.

L. N. Betournay.

J. E. Lalonde

A. Giroux.

(Maison de confiance)

Royal Silver Plate C^o.***Doreurs et******Argenteurs****Réparation et plaquage en Or et en Argent**d'ornements d'églises, de chapelles, etc., etc.**Argenteries de Tables réparées et replaquées.*

Prix modérés.

Satisfaction garantie.

40 Cote St-Lambert

Bell Tel. 1387. Montreal.

**JOS. MAROIS,**

Agent Spécial, Département Français.

COMMERCIAL UNION
ASSURANCE COMPANY

[LIMITÉE]

De Londres, Angleterre.

Valeurs au-delà de	— — — — —	\$30,000,000
Revenu Annuel	— — — — —	8,000,000

Bureau Principal pour le Canada ; No. 1731 Rue Notre-Dame, Montréal, P. Q.
 JAMES MCGREGOR, *Gérant,* | JOS. MAROIS, *Agent.*

L. Thériault

(SUCCESSEUR DE V. THÉRIAULT)

Entrepreneur de Pompes Funèbres**ET EMBAUMEUR**

18 RUE ST-URBAIN ET 231 RUE CENTRE

Communication téléphonique) Voitures doubles à la disposition du public

--- NOUVEAUTÉ ---

LA LANGUE FRANÇAISE AU CANADA

CONFÉRENCE LUE DEVANT L'UNION CATHOLIQUE DE MONTRÉAL

LE 10 MARS 1901

Jolie brochure in-18 illustrée. Prix - - - - - 10 cts

Delegatio Apostolica.

OTTAWA, Canada, 6 juin 1901.

A M. ALPHONSE LECLAIRE,
Montréal.

MONSIEUR,

J'apprends avec plaisir que vous vous disposez à publier en brochure la conférence que M. J.-P. Tardivel, rédacteur de la *Vérité*, a lue devant l'Union Catholique de Montréal, le 10 mars 1901. Cette conférence, qui a reçu de magnifiques éloges des trois Archevêques de la province de Québec, de plusieurs Evêques, et du public en général, mérite certainement d'être publiée et je suis très heureux de voir l'hommage qu'on a rendu à M. Tardivel en cette circonstance. Catholique fervent et patriote sincère, dans le cours d'une carrière déjà longue, il s'est montré constamment défenseur aussi habile que zélé des doctrines de l'Église et des droits du Saint-Siège et il n'a manqué aucune occasion de montrer son amour pour ce pays. Aujourd'hui, par son éloquente revendication de la langue de vos ancêtres, il mérite plus que jamais la reconnaissance des Canadiens-Français.

Je bénis de tout cœur votre entreprise et je lui souhaite le succès que vous êtes en droit d'attendre.

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

(Signé) † D. FALCONIO, Arch. de Larisse,

Délégué Apostolique.

NOUVEAUTÉ

MANUEL DE LA PAROLE

Par ADJUTOR RIVARD, A. B., L. L. B., avocat

PROFESSEUR AGRÉGÉ D'ÉLOCUTION

A LA FACULTÉ DES ARTS DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

(Traité de prononciation)

1 vol. in-12, cart. toile - - - - - 75 cts

ALBERT GAUTHIER

IMPORTATEUR ET MANUFACTURIER

D'Ornements d'Eglise

Bronzes et Chasubleries

Statues de toutes descriptions, Chemins de croix en bas-relief, en peinture à l'huile, en Chromos et Lithographies. Magnifiques choix de Lampes de sanctuaire, Lustres, Chandeliers d'autel et Candélabres, Calices, Ciboires, Ostensoirs et Burettes. Vin de messe de Sicile, Madère et Taragone.

Cierges approuvés pour le culte par les autorités de l'archevêché de Montréal.

Magnifique candélabre breveté au Canada et aux Etats-Unis, à sept lumières, pouvant donner au-delà de cent changements différents au prix de \$32.50 la paire.

SPÉCIALITÉ POUR AUTELS EN TOUS STYLES ET DE TOUS PRIX

1675, 1677 rue Notre-Dame - Montréal

La Lampe à Naptha 'Vezina'

(●—PERFECTIONNÉE—●)

Lumière parfaite, abondante, économique. La seule Lampe garantie pour donner satisfaction indéfiniment. La seule du genre brevetée et manufacturée au Canada par un Canadien-français.

Ne coûte qu'UN CENTIN par Soir pour une lumière équivalant à 100 chandelles

VENEZ LA VOIR OU ÉCRIVEZ AU

No 1620 RUE NOTRE - DAME, No 1620, MONTREAL

JOS. F. VÉZINA, Propriétaire.

J. E. MICHAUD, Gérant.

TENUE DE LIVRES

LE MANUEL DE COMPTABILITÉ PRATIQUE, par R. Goltman, Principal du "Metropolitan Business College", 2265 rue Ste-Catherine, Montréal, traduit fidèlement de l'Édition anglaise du même auteur, est le traité de Tenue de Livres le plus récemment publié pour écoles et collèges. 1 vol. in-8°, cart. toile - - - - - \$1.00

EN VENTE CHEZ MM. CADIEUX & DEROME

Le *Propagateur* est édité par MM. Cadieux & Derome, libraires, au No 1603, rue Notre-Dame, Montréal, et imprimé au No 20 rue St-Vincent, à Montréal, par La Compagnie d'Imprimerie Moderne.

COURS D'ÉCONOMIE SOCIALE

PAR LE R. P. CH. ANTOINE, S. J.

Deuxième édition, revue et augmentée

1 vol. in-8 - - - - - \$2.25

COURS D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

A L'USAGE DES GRANDS SÉMINAIRES

PAR M. L'ABBÉ RIVAUX

4 vol. in-8 - - - - - \$3.75

DU COMPOSÉ HUMAIN

PAR LE R. P. M. LIBERATORE, S. J.

1 vol. in-8 - - - - - \$1.75

GRANDES THÈSES CATHOLIQUES

LE SACRÉ-CŒUR

CONFÉRENCES SELON LA DOCTRINE DU VÉNÉRABLE JEAN-DENIS SCOT

PAR LE R. P. DEODAT DE BASLY

DES FRÈRES MINEURS

QUATRIÈME ÉDITION

1 vol. in-8 - - - - - \$0.88

COURS DE PHILOSOPHIE

SUIVI DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

A l'usage des candidats au baccalauréat ès-lettres

PAR LE R. P. CH. LAHR, S. J.

2 vol. in-8 - - - - - \$3.00

L'ORIGINE DU CHRISTIANISME

Extrait de la traduction française de L'Apologie du Christianisme par le R. P. Weiss

PAR L'ABBÉ L. COLLIN

DOCTEUR EN THÉOLOGIE

1 vol. in-12 - - - - - \$0.88

LE CATÉCHISME EN EXEMPLES

ÉDITION REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

2 vol. in-8 - - - - - \$2.50

ALBERT CAUTHIER

IMPORTATEUR ET MANUFACTURIER

D'Ornements d'Eglise

Bronzes et Chasubleries

Statues de toutes descriptions, Chemins de croix en bas-relief, en peinture à l'huile, en Chromos et Lithographies. Magnifiques choix de Lampes de sanctuaire, Lustres, Chandeliers d'autel et Candélabres, Calices, Ciboires, Ostensoirs et Burettes. Vin de messe de Sicile, Madère et Taragone.

Cierges approuvés pour le culte par les autorités de l'archevêché de Montréal.

Magnifique candélabre breveté au Canada et aux Etats-Unis, à sept lumières, pouvant donner au-delà de cent changements différents au prix de \$32.50 la paire.

SPÉCIALITÉ POUR AUTELS EN TOUS STYLES ET DE TOUS PRIX

1675, 1677 rue Notre-Dame - Montréal

La Lampe à Naptha 'Vezina'

(—PERFECTIONNÉE—)

Lumière parfaite, abondante, économique. La seule Lampe garantie pour donner satisfaction indéfiniment. La seule du genre brevetée et manufacturée au Canada par un Canadien-français.

Ne coûte qu'UN CENTIN par Soir pour une lumière équivalant à 100 chandelles

VENEZ LA VOIR OU ÉCRIVEZ AU

No 1620 RUE NOTRE - DAME, No 1620, MONTREAL

JOS. F. VÉZINA, Propriétaire.

J. E. MICHAUD, Gérant.

TENUE DE LIVRES

LE MANUEL DE COMPTABILITÉ PRATIQUE, par R. Goltman, Principal du "Metropolitan Business College", 2265 rue Ste-Catherine, Montréal, traduit fidèlement de l'Édition anglaise du même auteur, est le traité de Tenue de Livres le plus récemment publié pour écoles et collèges. 1 vol. in-8°, cart. toile - - - - - \$1.00

EN VENTE CHEZ MM. CADIEUX & DEROME

Le *Propagateur* est édité par MM. Cadieux & Derome, libraires, au No 1603, rue Notre-Dame, Montréal, et imprimé au No 20 rue St-Vincent, à Montréal, par La Compagnie d'Imprimerie Moderne.